Duperche, J. J. M.
La maison murée

PQ
1981
D86M3

LA MAISON MURÉE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE.

Paroles de J. J. M. DUPERCHE,
Musique de Mr. QUAISAIN, Ballets de
Mr. RICHARD.

Représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'AMBIGU-COMIQUE, *le 6 Mars* 1806.

A PARIS.

Chez MALDAN, au Dépôt des Pièces de Théâtre, anciennes et nouvelles; rue de la Grande Truanderie, N°. 11.

Et chez LOCARD, Quay des Augustins.

AN 1806.

PQ
1981
D56M3

PERSONAGES.	*ACTEURS.*
Le Comte ALTIÉRI, *Amant de Clémentine*,	Mr. VIGNAUX.
LUDOVICO, *son Valet, ancien militaire.*	Mr. RAFFIL.
Le Baron ALTIÉRI, *se disant marquis de Mandochini.*	Mr. JOIGNI.
SÉBASTIANO, *Agent du Baron, se disant son Intendant,*	Mr. DEFRESNE.
NUNO, *Valet, élevé dans le château de Clémentine.*	Mr. MELCOURT.
CLÉMENTINE, *Parente du Baron, élevée par Camilla, et Amante du Comte.*	Mlle. LEVESQUE.
CAMILLA, *vieille Concierge du château où se passe la scène.*	Mlle. LAGRENOIS.
FRANCINO, *Chef des Bohémiens.*	Mr. DUMONT.
DOMESTIQUES.	
BOHEMIENS et BOHEMIENNES.	

La Scène est en Sicile, dans un vieux Château à peu-près isolé.

AVIS

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LA
MAISON MURÉE,
MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement antique dans un vieux Château.

SCÈNE PREMIERE.

SEBASTIANO, NUNO.

NUNO *entrant, et conduisant Sébastiano.*

Non, Monsieur, je ne puis pas vous conduire où est monsieur le Marquis ; il m'a trop bien recommandé de faire entrer dans cette salle tous ceux qui viendraient.

SEBASTIANO.

L'as-tu fait, au moins, prévenir de mon arrivée ?

NUNO,

Oh! ça, c'est différent. Il ne me l'avait pas ordonné, mais c'est égal, j'ai bien imaginé qne s'il venait quelqu'un, il fallait l'avertir ; je ne suis pas une bête, tel que vous me voyez, en descendant du donjon pour vous baisser le pont, j'ai rencontré Sévéro, et je l'ai envoyé dire à monsieur le Marquis, que vous étiez là.

SÉBASTIANO.

Bon. Va dans les écuries joindre l'homme qui vient d'arriver avec moi ; apprends lui où il trouvera ce dont il aura besoin pour lui et nos chevaux.

NUNO.

Ah ! par exemple, pour ça je ne peux pas.

SÈBASTIANO.

Comment ?

NUNO.

Non, il faut que je retourne tout de suite sur le donjon, guetter les autres qui doivent venir.

SÉBASTIANO.

Mais en allant à ce donjon tu peux bien..?

NUNO.

Non, non, quand monsieur le Marquis a dit une fois fais cela, il ne faut pas faire autre chose, où sinon, pan, pan; (*Il fait le geste de quelqu'un qui donne une paire de soufflets.*) Il est un peu brutal, je l'ai bien vu tout de suite, quand il est resté quelques jours ici, il y à trois mois, et depuis quelques autres jours qu'il est revenu, je me suis bien apperçu qu'il n'était pas changé.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

LE BARON, *à Sébastiano.*

Te voila, enfin, et bien? nos gens sont-ils arrivés?

SÉBASTIANO.

Leur chef est déjà dans ce château; sa troupe ne peut tarder à paraître; il faut leur faire préparer des rafraîchissemens..

LE BARON.

Rien ne leur manquera.

SÉBASTIANO.

J'ai déjà prié cet imbécille de veiller...

NUNO.

Imbécile!.. quand je vous dis que j'ai affaire autre part.

LE BARON, (*d'un ton dur.*)

Fais ce qu'on t'ordonne.

NUNO, (*il a soin, dans le reste de la Scène, d'éviter le Baron, et de ne lui parler que de loin*).

Vous savez bien que je ne peux pas, Monsieur, il faut que je retourne au donjon.

LE BARON.

Envoye Sévero prendre ta place.

NUNO.

Mais non, Monsieur, moi qui regarde depuis ce matin, j'y suis accoutumé à présent, et j'y regarderai bien mieux que lui. Pardine, il peut bien aller à l'écurie.

LE BARON, (*échauffé.*)

Tu ne pars pas ?

NUNO, (*calin, et s'approchant un peu.*)

Je m'en vas Monsieur, je m'en vas.

SCENE III.

LE BARON, SÉBASTIANO.

SÉBASTIANO.

Où avez vous pris cet original ?

LE BARON.

Dans ce château, lui, un autre imbécille et la vieille concierge étaient les seuls domestiques de la mère de Clémentine : depuis dix ans qu'elle n'est plus ils ont toujours resté près de sa fille.

SÉBASTIANO.

Et votre neveu, est-il enfin tombé dans le piège.

LE BARON.

Oui, tout a réussi selon mes desirs.

SÉBASTIANO.

Accoutumé à vous servir aveuglément, je ne vous ai point encore pressé de m'apprendre les motifs de votre conduite, serait-ce une indiscrétion de vous demander...

LE BARON.

Non, tu vas tout savoir. Tu connais la haine que, depuis longtems je porte à mon frère ; mais tu ignores ce qui la fit naître, je n'étais que le cadet de la famille des Altiéris ; mon frère devait donc en posséder les biens et les titres. Je gémissais de cet usage barbare, sans avoir jamais laissé échapper aucune plainte ; mon père voulant perpétuer sa noble famille, avait engagé plusieurs fois mon frère à faire choix d'une épouse ; il s'y était constamment refusé ; enfin fatigué de ces importunités, il déclara hautement qu'il renonçait pour toujours à l'hymen. Il consentit en même tems à ce que tous les biens et les titres de la maison des Altiéris, passassent sur ma tête. Par cet abandon, j'acquérais le droit d'aînesse, on résolut de m'unir à la charmante Eugénie de Sarcy, elle me fut présentée, et je conçus pour elle le plus violent amour. Bientôt nous allions être unis, lorsque, souvenir affreux ! mon frère en la voyant, fut frappé de ses charmes, et oubliant toutes ses résolutions, il n'aspira plus qu'au bonheur de la posséder. Mon père, aveuglé par sa tendresse pour lui, excusa sa légèreté ! encouragea son

amour, et il devint l'époux de celle qui m'était destinée. Combien j'eus à souffrir de la perfidie de cet indigne frère ; il me ravissait à la fois, et l'amante que j'adorais, et tous les biens de notre maison. J'aurais succombé à ma douleur, si l'espoir de la vengeance ne fut venu ranimer mon courage. En vain pour m'appaiser, on me fit épouser la tante de Clémentine, et croyant me dédommager, on me laissa quelques appanages. Si je consentis à former d'autres nœuds, ce fut pour mieux dissimuler mon ressentiment. Dès lors je quittai toute relation avec ma famille, je me retirai avec mon épouse dans les terres, qui m'avaient été abondonnées ; là, je m'occupai sans relâche, des moyens de nuire à mon odieux rival. J'ai tout tenté pour atteindre ce but, mais n'ayant pu parvenir à me venger du perfide, qui dans ses domaines est toujours entouré de ses vassaux, je veux au moins le punir, en perdant le fils qu'il adore ; puisqu'il est à l'abri de mes fureurs, c'est sur l'objet de ses plus tendres affections, que je veux maintenant diriger tous mes coups.

SÉBASTIANO.

Eh ! comment Clémentine a-t-elle pu se déterminer à vous servir dans un semblable dessein.

LE BARON.

Elle est abusée, ainsi que son amant. Il y a trois mois je vins ici, sous le nom du Marquis de Mandochini ; je me présentai comme un envoyé du Baron Altiéri, son oncle.

SÉBASTIANO,

Quoi ?...

LE BARON.

Elle ne me connaissait point. Une lettre que j'avais écrite, dans laquelle j'avais signé mon véritable nom, ota tous les soupçons qu'on aurait pu concevoir, et détermina ma nièce Clémentine à voler auprès d'un oncle, que depuis long-tems elle desirait connaître, et qui toujours l'avait delaissée. Nous partîmes. Je lui appris en route que j'étais moi-même le Baron Altiéri. J'eus l'adresse de lui persuader, que pour faire réussir le projet de fortune que j'avais conçu pour son établissement, il était nécessaire que je ne fusse connu que sous le nom de Mandochini. Clémentine étrangère à tout soupçon de perfidie, et ne voyant dans cette mesure qu'un ardent desir de la rendre heureuse, consentit à m'obéir aveuglément. Nous arrivâmes à Serdonna, où le jeune comte était alors. Là je présentai à ma nièce une femme qui m'était dévouée, en lui enjoignant de consentir à passer pour sa fille. Je pris

soin de la faire conduire par cette mère prétendue dans les lieux où je savais qu'elle pouvait rencontrer le jeune comte Altiéri, bien persuadé que les charmes de Clémentine ne tarderaient pas à en être remarqué. Mon attente ne fut point trompée ; ils conçurent l'un pour l'autre l'amour le plus ardent. Quand je crus l'impression assez forte, j'engageai ma nièce à revenir au château. Je sus l'y déterminer en la flattant d'un heureux succès, et par ce moyen je la fis servir d'appas pour attirer le comte Altiéri dans ces lieux isolés.

SÉBASTIANO,

Votre neveu ne vous avait donc jamais vu ?

LE BARON.

Jamais. Laissons cela : te voila suffisamment instruit, rends moi compte maintenant de la mission dont je t'avais chargé. Quand le capitaine met-il à la voile ?

SÉBASTIANO.

Dans quatre jours il quitte le port de Messine, il m'a répété plusieurs fois qu'alors seulement il fallait lui envoyer le prisonnier.

LE BARON.

T'a-t-il de nouveau promis que le comte ne reverrait jamais l'Europe ?

SÉBASTIANO.

Il m'a prouvé jusqu'à l'évidence, qu'il lui serait impossible d'y revenir.

LE BARON.

Bien, il ne s'agit plus que de faire venir ici les Bohémiens.

SÉBASTIANO.

Hommes et femmes nous ont suivis ; ils sont dans la forêt voisine et viendront au château quand vous en donnerez l'ordre.

LE BARON.

Il faut qu'ils se rendent ici ce matin même, afin que leur arrivée ne fasse pas naître de soupçons dans les hameaux voisins, tu les introduiras par le souterrain qui donne dans la forêt. Voici les clefs, tu en trouveras la porte au fond du jardin. (*Il lui remet deux clefs, qui sont réunies par une petite chaîne : une plaque de bois y est attachée.*) Comme le comte pourrait être surpris de leur présence en ces lieux, je lui dirai qu'ayant peu de moyens de lui procurer ici quelques plaisirs, j'ai profité d'un heureux hasard, qui m'a fait rencontrer ces

gens dans les environs, et que je les ai retenus dans l'espoir qu'ils égayeraient un peu notre solitude. Il est important de fasciner les yeux de nos prisonniers, et de les surprendre sans défence. Le jeune comte est très-brave; son valet est un diable, dit-on; s'ils concevaient le moindre doute, il en couterait du sang; et c'est ce que je veux éviter.

SÉBASTIANO.

Avec les six valets que je vous ai donnés nous aurions facilement réussi à nous emparer d'eux. Je ne conçois pas pourquoi vous avez tenu à employer des Bohémiens; ne craignez vous rien de leur indiscrétion?

LE BARON.

Ils sauront très peu de choses, et d'ailleurs nous ne quitterons le comte qu'après l'avoir vu s'embarquer. La raison qui m'a déterminé à me servir de ces gens, c'est qu'aujourd'hui en Sicile, demain ils parcourent une autre partie de l'Italie, et l'on a bientôt perdu la trace de leurs pas.

SÉBASTIANO.

Comme nous serons contraints de rester ici quatre jours, quand nous nous serons emparés de nos gens, dans quel lieu les tiendrons-nous renfermés?

LE BARON.

J'ai tout prévu. Ce château, l'un des plus anciens de la Sicile, communique par un souterrain fort long à un autre bâtiment, qui jadis lui servait de citadelle et de magasin. Cet autre bâtiment est muré de toutes parts, entouré de fossés pleins d'eau; il n'a nulle sorte de communication avec l'extérieur; depuis plus de vingt ans peut-être personne n'y a pénétré; le bruit court même dans le pays qu'il y revient des esprits. C'est dans cette maison murée que nous placerons nos prisonniers et les bohémiens des deux sexes, en attendant l'instant du départ. J'ai souvent parcouru l'un et l'autre bâtiment, quand plus jeune je venais visiter les parens de Clémentine. Cette position telle que je pouvais la désirer, m'a déterminé à choisir ce château, pour l'exécution de mes desseins.

SÉBASTIANO.

Vous m'avez parlé d'un valet qui accompagnait le jeune comte, qu'en ferons-nous?

LE BARON.

Il tiendra compagnie à son maître.

SCENE IV.

LE BARON, *seul.*

Frère perfide ! ton orgueil t'a sans doute persuadé que, victime docile, j'avais lâchement dévoré mon injure. Tu t'es endormi dans une sécurité profonde ; ton réveil sera terrible. Il est enfin arrivé l'instant où je pourrai te rendre tous les maux que tu m'as fait souffrir.

SCENE V.

LE BARON, SEBASTIANO, FRANCINO.

SEBASTIANO.

Monsieur le Marquis je vous présente le brave chef des Bohémiens que vous avez mandé.

LE BARON.

Soyez le bien-venu. Vous savez quel service nous attendons de vous ?

FRANCINO.

Oui, monsieur le Marquis. Il s'agit, m'a-t-on dit, d'un mauvais sujet dont une famille honnête veut se débarrasser sans scandale et sans bruit.

LE BARON.

On voudrait pouvoir égaler la récompense au service, mais la famille dont il est question n'est pas très-fortunée, et.....

FRANCINO.

Monsieur le Marquis ! nous ne sommes point guidés par l'intérêt..... Nous nous trouverons trop heureux de pouvoir être utile à des gens respectables..... Cependant notre troupe est nombreuse..... nos voyages fréquens sont onéreux..... Nous avons été contraints de négliger d'autres projets, pour nous occuper de faire réussir le vôtre, et vous concevez.....

LE BARON.

Aussi je prétends vous dédommager, les cent ducats que je vous ai fait offrir.....

FRANCINO.

Ah ! ah ! .. monsieur le Marquis !..

LE BARON.

Comment ?

FRANCINO.

Oh! vous le savez... il est des circonstances dans lesquelles on paye un peu plus cher... Je le répète, nous ne tenons point à l'argent... du tout... mais... l'affaire à laquelle vous voulez nous employer me paraît un peu...

LE BARON.

Eh bien ?

FRACINO.

Ah !... que diable !... vous me comprenez à merveille...

LE BARON, *un peu dur.*

Pensez-vous que je médite un crime dont je veuille vous rendre complice !

FRANCINO, *rondement.*

Sans nous targuer de vertus que nous ne pratiquons pas, je vous jure que si je l'avais supposé, vous ne me verriez pas ici. Notre morale est peut-être un peu facile... Par fois, en fermant les yeux, nous prêtons les mains à des plaisanteries hasardées, mais lorsqu'elles sont trop fortes, aucun prix ne pourrait nous engager à y participer

LE BARON.

Dans cette circonstance, votre délicatesse ne peut être compromise.

FRANCINO.

Permettez... l'enlèvement en question me semble... nous ne cherchons point à en approfondir la cause ; vous avez vos raisons... nous sommes prêts à vous servir ; cependant à moins de deux cents ducats...

LE BARON, *se récriant.*

Deux cents ducats...

FRANCINO.

Ce n'est vraiment pas cher.

LE BARON, *après un petit silence, avec un peu d'humeur.*

Vous les recevrez.

FRANCINO.

Croyez, je vous prie, que ce n'est pas l'intérêt...

LE BARON.

Je le vois... Que veut Nuno ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, NUNO.

NUNO.

Monsieur, il y a à l'entrée de la forêt des gens qui font de grands signes avec des mouchoirs, qu'ils font voler en l'air, comme ça.

FRANCINO.

Ce sont mes gens.

LE BARON.

Sébastiano va vous conduire ; vous les introduirez. Moi, je vais donner des ordres, et faire préparer leur déjeûner.

FRANCINO.

Ah ! je vous en prie, n'oubliez pas le vin.

SÉBASTIANO.

Soyez tranquille, vous en aurez, et en abondance. Venez, venez. (*Il sort avec Francino*).

SCENE VII.

LE BARON, NUNO.

LE BARON *à Nuno.*

Vois promptement si tout est en ordre dans cette salle, puis descends à l'office, demande si l'on n'a pas besoin de toi.

NUNO.

Je ne peux pas faire les deux choses à la fois ; par où faut-il commencer ?

LE BARON, *en partant.*

Par cet appartement, sot.

SCENE VIII.

NUNO, *seul.*

Sot ! sot ! il a toujours quelque chose de malhonnête à vous dire, ce monsieur le Marquis de Mandochini, bien heureux encore quand il n'y a pas quelques taloches avec ça. Ah ? ça m'ennuie... je le dirai à Mademoiselle Clémentine... et si ça continue. (*Il entend du bruit*). *Effrayé* : Ah ! mon Dieu, le vla qui revient, et je suis encore à

réfléchir ; vite, travaillons... *Plus effrayé.* Eh bien... vla-t-y pas que j'ai oublié ce qu'il m'avait dit di faire. (*Il apperçoit Camilla, il se rassure, et respire*).

SCÈNE IX.

NUNO. CAMILLA.

NUNO, *rassuré*

Non, ce n'est pas lui, c'est notre vieille concierge. Elle est bien aussi grognon que le marquis, mais elle ne tape pas, elle ; et puis nous sommes accoutumés ensemble ; elle crie toujours, et je ne l'écoute jamais.

CAMILLA.

Que fais-tu là, paresseux.

NUNO.

Allons, ne vla-t-il pas encore ! l'un m'appelle sot, l'autre paresseux. je ne dis de sottises à personne, moi, pourquoi est-ce que vous êtes toujours à m'en dire comme cela.

CAMILLA.

Ce ne sont pas des sottises qu'on te dit, ce sont des vérités. Fainéant ! qu'est-ce que tu fais ici, les bras croisés pendant qu'il y a de l'ouvrage là-bas ?

NUNO.

Oh ! je sais bien que l'ouvrage ne manque jamais ici. C'est votre marquis de Mandochini qui m'a dit de faire je ne sais pas quoi dans cette salle.

CAMILLA,

Le marquis !... de quoi s'inquiète-t-il ? N'est-ce pas à moi de voir si tout est en ordre. L'oncle de Clémentine m'a fait un joli cadeau de m'envoyer ici tout ce train là. Ce n'était pas déjà assez d'embarras d'avoir sur les bras deux vauriens, dont il faut que je fasse tout l'ouvrage.

NUNO.

C'est-y moi et Sévéro que vous appelez des vauriens.

CAMILLA.

Précisément.

NUNO.

Eh bien ! vous êtes joliment polie.

CAMILLA.

Allons, point de raison : va-t-en servir toute cette séquelle que ce Madochini nous a amenée.

NUNO.

Ah, ah, je dis, vous parlez de vauriens, ce sont bien ces six laquais, qui ont l'air d'en être de fiers.

CAMILLA.

Oui, ils te ressemblent ; ils ont assez mauvaise mine. Décampe-tu. (*Elle le prend par le bras*).

NUNO.

Ne poussez donc pas comme cela ; pardi, je m'en irai bien tout seul. (*En sortant*). Ces vieilles femmes, c'est toujours acariatre.

SCENE X.

CAMILLA *seule*,

J'avais bien besoin de tout cet embarras... ce Baron Altiéri... demandez moi un peu..... il y à quinze ans que je demeure dans ce château, et il n'y a pas mis les pieds une seule fois, depuis la mort de sa belle sœur, il ne s'est pas un moment inquietté de sa nièce, tout à coup ce monsieur s'avise de se souvenir qu'il en a une Il envoye un Marquis la chercher, et la conduire auprès de lui : et puis ce Marquis revient au bout de trois mois avec la demoiselle et accompagné d'un beau jeune homme : et puis il faut dire qu'elle est sa fille, et ne pas lui parler, par ce qu'on pourrait se trahir, et que cela nuirait au brillant mariage qu'on veut lui faire contracter... (*levant les épaules.*) C'est un tripotage qu'on n'y connait goutte... cette orgueilleuse... ne pas me confier ses secrets ! à moi, qui depuis qu'elle à perdu sa mère lui ai seule tenu lieu de tout, qui seule lui ai conserver le mince héritage qu'on lui avait laissé dans un état de délabrement à faire pitié : car jusqu'à l'époque où ce maudit Marquis est arrivé, le peu de parens éloignés qui lui restent ne s'étaient pas plus inquiétés d'elle que si elle n'avait jamais existé... cette ingratte !... s'éloigner de moi, parce que cela va épouser quelqu'étourdi, bien fat, bien vain, qui a un peu de richesses, cela s'oublie déja ; cela méprise ceux qui lui ont rendu les plus grands services... qui vient ici ?... ah ! c'est cette belle demoiselle... sortons. (*Elle veut s'éloigner.*)

SCENE XI.

CAMILLA, CLÉMENTINE, *qui entrent vivement, et dans le plus grand effroi.*

CLEMENTINE,

(*Appercevant Camilla, et s'avancant vers elle, avec un rayon de joie.*)

Ah! ma bonne mère!

CAMILLA (*la repoussant.*)

Qu'est-ce que vous dites donc mademoiselle? ne vous souvenez vous plus des ordres que vous m'avez fait donner (*brusquement, mais avec sensibilité.*) votre mère? oui, autrefois je jurai de vous en servir; je le promis solemnellement à la respectable comtesse, qui mourut dans mes bras en vous donnant le jour; pendant dix années j'en ai rempli tous les devoirs auprès de vous; et vos remerciemens de tant de soins, sont de me méconnaître. Vous me faites défendre même de vous parler, vous me reléguez parmi les valets de votre futur époux, et ceux d'un étranger. (*avec le dos de sa main, elle essuye une larme.*) Je vous pardonne tous ces outrages; mais il n'est plus pour vous d'estime ni d'amitié dans mon cœur.

CLÉMENTINE, *avec l'accent de la douleur.*

Ah! n'aggravez pas mes maux par d'injustes reproches!

CAMILLA, *se dégageant.*

Je ne vous connais plus,

CLÉMENTINE, *avec désespoir.*

Ah, grand Dieu! ce dernier coup manquait à ma misère; la mesure est comblée, je n'ai plus qu'à mourir! (*Elle tombe renversée sur un fauteuil, en se cachant la figure avec son mouchoir*).

CAMILLA, *revenant.*

Mourir! mourir! ils ont tout dit, quand ils ont dit cela. (*Elle s'en approche en la regardant, mais sans vouloir qu'elle s'en aperçoive*). Eh bien?.. vous sanglotez. Je crois?.. bum!.. Auriez-vous par hasard des chagrins?... Répondez donc?... (*Clémentine prend sa main et la baise avec ardeur*). *Cherchant à cacher sa sensibilité.* Parlez-moi donc, avez-vous des chagrins?

CLEMENTINE, *tenant sa main, et se découvrant les yeux.*

Hélas!...

CAMILLA *de même.*

(*Clémentine se penche sur sa main en pleurant*).

Voyons, contez-les moi, quoique je ne vous aime plus, je tâcherai de les adoucir.

CLEMENTINE, *pleurant.*

Ah ! je suis à jamais la plus malheureuse des femmes.

CAMILLA.

Que dites-vous ?

CLEMENTINE.

Les remords me déchirent !... J'ai mérité la haine et le mépris de l'homme sensible et confiant, qui voulait assurer mon bonheur.

CAMILLA, *vivement, la prenant par la main.*

Vous avez des remords ? Vous avez mérité la haine et le mépris ? Vous avez causé la perte de quelqu'un ? malheureuse fille ! au nom du ciel, expliquez-vous !

CLEMENTINE, *rassemblant ses forces.*

Il faut d'abord vous instruire que l'homme que vous croyez être le marquis Mandochini, est le baron Altiéri lui-même.

CAMILLA.

Que dites-vous ?

CLEMENTINE.

La vérité. Cet oncle cruel semblait prendre à mon sort l'intérêt le plus vif, avoir pour moi l'amitié la plus tendre, et je n'étais qu'un aveugle instrument de la plus odieuse perfidie.

CAMILLA.

Comment donc ?

CLEMENTINE.

Vous savez qu'hier au soir un peu tard, j'arrivai dans ce fatal séjour, où le baron était venu attendre son neveu, dont il a résolu la perte.

CAMILLA.

La perte !

CLEMENTINE.

Je me retirai sur l'heure, dans l'appartement que je devais occuper avec cette femme, qui passe pour ma mère. Ce matin, éveillée avant l'aurore, je quittai ma compagne, dès que j'apperçus les premiers rayons du Soleil. Occupée des idées les plus douces, je passai dans un cabinet voisin, pour rêver librement à l'avenir heureux, auquel je croyais toucher. Peu de tems après, mon oncle vint trouver ma conductrice, et me croyant sans doute au jardin, après avoir annoncé à cette femme que, n'étant plus utile à ses desseins, elle partirait à l'heure même ; il eut avec elle un entretien, dont le souvenir me fait encore frémir d'horreur.

CAMILLA.

Que dirent-ils donc de si effrayant ? ?

CLÉMENTINE, *avec égarement.*

Le comte est vendu par son oncle à un capitaine de vaisseau, qui doit le transporter vers la mer du Sud, dans une île où il restera confiné pour toujours ; et c'est la nuit prochaine qu'on se propose de l'arrêter.

CAMILLA.

Quelle horreur ! non, vous avez mal entendu, votre oncle n'est pas capable d'un pareil excès de célératesse.

CLEMENTINE, *un peu d'égarement qui croit par dégrés.*

Je donnerais ma vie pour que vous disiez vrai..... mais, hélas je n'ai pu me tromper. Chaque mot de ce terrible entretien à fait sur moi une impression si profonde et si douloureuse, que je crois les entendre encore..... mon cœur se serre... il me semble déja voir les suites cruelles de mon forfait... le comte expirer loin de sa patrie dans la plus affreuse misère..... son ombre me poursuivre en tous lieux en me reprochant mon crime..... je ne puis respirer..... une sueur froide..... ah ! ma mère ! .... sauvez moi de mon désespoir ! (*Elle tombe dans ses bras.*)

CAMILLA, *fortement émue.*

Calmez vous, malheureuse enfant ! ... rappelez vos sens... vous avez fait le mal, il faut le reparer ; j'en trouverai les moyens, mais pour cela toutes vos forces vous sont nécessaires.

CLÉMENTINE (*avidement.*

Réparer le mal est encore en mon pouvoir ?... vous en trouverez les moyens ?..... ah ! parlez..... parlez indiquez-les moi..... s'il faut tout mon sang, me voilà prête à le répandre,

CAMILLA, *un peu d'humeur.*

Il nous faut de la modération, du calme, du sang-froid.

CLÉMENTINE, *de même.*

Au nom du ciel, si vous entrevoyez quelque espoir, daignez me l'indiquer ; appaisez du moins, un instant, la voix de mes remords.

CAMILLA, *de même.*

Ah ! nous y voilà ; on ne pense point à sa conscience quand on est prêt à faire le mal elle est endormie, on croit que c'est pour toujours, mais point du tout, elle se

réveil

réveille quand on s'y attend le moins ; et l'on est dans un bel état, n'est-ce pas ?

CLEMENTINE, *les yeux baissés, et suppliant.*

Vous m'avez fait espérer...

CAMILLA.

Oui, oui, je vous ai promis de renverser les odieux projets de ce méchant baron ; je compte bien réussir. Mais, le jeune comte ne connaît donc pas son oncle?.. Voici quelqu'un... Essuyez vos pleurs, et prenez un peu de courage.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LUDOVICO.

LUDOVICO, *encore en dehors.*

C'est singulier, on ne trouve personne dans ce château. (*Il entre brusquement*).

CAMILLA.

Qu'est-ce que vous demandez ici, vous ?

CLÉMENTINE.

C'est le valet du comte.

CAMILLA, *plus doucement.*

Ah ! ah! c'est différent. Mon ami, je suis bien aise de vous voir.

LUDOVICO, *étonné de sa familiarité, et la taisant.*

En vérité... bien sensible .. (*à Clémentine*). Je suis escendu, Mademoiselle, chargé de deux commissions ; premiere vient de mon maître ; il desirait savoir si vous t vos chers parens vous étiez visibles.

CAMILLA.

Est-il déjà levé votre maître ?

LUDOVICO, *important, et sans la regarder.*

Oui, ma vieille.

CAMILLA, *murmurant.*

Ma vieille ! ma vieille !

LUDOVICO.

Non... je dis... c'est une jeune poulette. (*à Clémentine*). Quand à ma seconde commission, je me l'étais donnée moi-même ; c'était de m'informer à qui je confierais que je ne serais pas fâché de déjeûner.

CAMILLA.

Nous avons bien autre chose à faire que de penser à déjeûner.

LUDOVICO *effrayé.*

Comment donc ? est-ce qu'on ne mange pas dans ce château.

CAMILLA,

On mangera dimanche. Allez dire....

LUDOVICO, *de même.*

Dimanche ? ce n'est aujourd'hui que jeudi...

CAMILLA.

C'est bon, c'est bon. Allez prier votre maître de descendre tout de suite parler à Clémentine.

CLEMENTINE.

Quoi vous voulez ?..

CAMILLA.

Oui, je veux... (*à Ludovico*). Eh bien ! vous êtes encore là?

LUDOVICO *à Camilla.*

Mais, je trouve singulier...

CAMILLA.

Moi, je trouve singulier que vous ne soyez pas parti.

LUDOVICO *à Clémentine.*

Mademoiselle, j'attends vos ordres.

CLEMENTINE *troublée.*

Obligez-moi de dire à votre maître...

CAMILLA, *le poussant un peu.*

Qu'il vienne à l'instant même.

LUDOVICO.

Vous êtes vive pour votre âge, bonne femme !

CAMILLA.

Et vous, bien lent pour le vôtre, bon homme !

CLEMENTINE.

Ludovico, faites-moi le plaisir...

LUDOVICO *s'éloignant.*

J'y vole, Mademoiselle. Mais elle est drôle, la vieille.

CAMILLA.

Tu la trouveras bien plus drôle, quand elle t'empêchera d'aller visiter la mer du Sud.

LUDOVICO, *se retournant au fond.*

La mer du Sud !

CLEMENTINE, *doucement.*

Ludovico !

LUDOVICO.

J'obéis. Que diable est-ce que tout cela veut dire. Ne

me faites donc pas ces yeux-là, la mère, vous me faites presque peur, (*Il regarde Clémentine qui lui fait signe*). J'y vais.

SCENE XIII.

CLÉMENTINE, CAMILLA.

CLÉMENTINE,

Vous avez fait appeler le comte... Je tremble.

CAMILLA,

Ce n'est point le moment de trembler ; nous n'avons pas de tems à perdre. Pendant que vous allez lui tout assurer, je vais voir, moi, ce que nous pourrons essayer.

CLEMENTINE.

Ah ! ne me laissez pas seule avec lui !

CAMILLA.

Pourquoi donc !

CLEMENTINE.

Jamais je n'oserai...

CAMILLA *sérieusement.*

Clémentine, je vous pardonne : je vous épargnerai même à l'avenir jusqu'au moindre reproche ; je veux réparer le mal que vous avez causé, rendre à votre cœur la paix dont il jouissait quand vous m'avez quitté : mais je vous prie, songez au passé, à l'avenir, et point de fausse honte. Je vais tout observer. Après avoir instruit le comte, recommandez-lui d'être prudent, et de dissimuler jusqu'à ce que je vous ai rejoint. (*Elle se disposa à sortir*).

CLÉMENTINE, *avec anxiété.*

Vous me quittez...

CAMILLA, *sortant un peu d'humeur.*

Allons, allons, un peu plus de force, et moins d'orgueil. (*Elle sort*).

SCÈNE XIV.

CLEMENTINE *seule et abattue.*

Quel moment, grand Dieu !... c'est lui ! où me cacher. Non... c'est le baron.

SCENE X.

CLEMENTINE. LE BARON.

LE BARON.

Ah! bonjour, Clémentine (*Elle frémit en reconnaissant la voix de son oncle*), vous êtes seule..

CLÉMENTINE, *cherchant à cacher son trouble.*

Oui... mon... Monsieur.

LE BARON *surpris, et l'examinant.*

Qu'avez-vous donc?

CLEMENTINE *de même.*

Un léger mal de tête...

LE BARON.

Vous cherchez à m'abuser.

CLÉMENTINE.

Je vous assure, Monsieur ...

LE BARON.

Je vous assure, moi, que vous ne me ferez point prendre le change; quelque chose vous afflige; vous n'étiez point ainsi hier à votre arrivée; un mystère est caché là-dessous, je prétends le connaître.

CLEMENTINE.

Un mystère? ah voyez...

LE BARON.

Discours superflus: c'est la vérité que j'exige; si vous continuez à la taire, je saurai la découvrir... Eh bien.

CLÉMENTINE, *cherchant à déguiser son trouble.*

D'abord, je suis un peu indisposée. Quant à la tristesse que vous avez remarquée sur mes traits, j'avoue ma foiblesse, je m'y suis abandonnée malgré moi, lorsque ce matin la vue de ce séjour m'a rappellé plus vivement combien est prochain mon hymen avec le comte.

LE BARON.

Et depuis quand êtes vous si fort effrayée de cet hymen que vous avez tant souhaité?

CLEMENTINE.

Plus l'instant approche, et plus je le redoute. Le comte saura bientôt qui je suis, me pardonnera-t-il l'odieux stratagême qu'on emploie pour l'engager à me donner la main? m'aimera-t-il encore celle qui l'aura si indignement trompé?...

LE BARON.

Indignement trompé!... Un stratagême odieux!...

Vos expressions sont fortes, et vos craintes naissent un peu tard... (*froid, sec, et cherchant à lire dans ses yeux*) Où futes-vous ce matin, en quittant votre appartement.

CLEMENTINE. *vivement, mais balbutiant.*

Dans... les jardins.

LE BARON.

Etiez-vous seule ?

CLEMENTINE, *de même.*

Seule.

LE BARON.

Clémentine !... efforcez-vous de rappeler votre gaîté ; les choses sont trop avancées, pour qu'il soit possible de reculer d'un pas : ne l'oubliez point ; et songez que l'indiscrétion la plus légère vous perdrait. (*plus bas, et lui serrant la main*). Je m'explique, une indiscrétion si légère qu'elle fût, attirerait sur vous des maux dont rien ne pourrait vous garantir... (*Il quitte sa main*). J'aperçois le Comte.

CLÉMENTINE.

Quelle situation !

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, LUDOVICO.

LE BARON, *avec une aménité fausse et mielleuse.*

J'allais, monsieur le comte, me rendre à votre appartement, et m'informer comment vous avez passé la nuit.

LE COMTE.

Je vous rends mille grâces ; j'ai parfaitement reposé. Je me disposais à descendre pour présenter mes respects à ces dames, quand Ludovico est venu me dire...

CLEMENTINE, *l'interrompant les yeux baissés.*

Etes-vous un peu remis des fatigues du voyage ?

LE COMTE.

Entièrement. (*avec intérêt*). Mais vous, belle Clémentine, qu'avez-vous. Cette pâleur...

LE BARON.

Ce n'est rien, un léger mal de tête...

LE COMTE.

Cependant, cet air abattu...

LE BARON.

Une insomnie... ce n'est absolument rien.

LE COMTE.

Daignez me rassurer vous-même, votre indisposition

n'est-elle pas en effet plus allarmante qu'on ne veut me le persuader?

CLEMENTINE, *les yeux baissés.*

Je vous dois beaucoup pour ce tendre intérêt... Mon on... mon père vous a dit vrai. J'espère voir bientôt se dissiper la cause du mal dont vous appercevez les traces.

LE BARON.

Oui, oui. La fatigue du voyage... Sa mère était aussi indisposée hier au soir.

LE COMTE, *sans intérêt.*

Cela n'a point eu de suite?

LE BARON.

Aucune. Elle n'est plus ici; contrainte de se rendre au plutôt dans une de mes terres, où sa présence est indispensablement nécessaire; elle vient de monter en voiture; la crainte de troubler votre repos l'a empêché de prendre congé de vous. Elle m'a prié de vous présenter ses regrets.

LE COMTE, *vivement.*

Suis-je aussi menacé de perdre bientôt l'adorable Clémentine?

LE BARON.

Non, je la garde près de moi. Ne vous donner, en ces lieux déserts, d'autre société que la mienne, serait mal reconnaître le plaisir que vous m'avez fait en voulant bien escorter ces dames, et en me procurant l'honneur de faire votre connaissance.

LE COMTE, *saluant.*

Monsieur le marquis...

LE BARON.

Je veux tout employer pour vous rendre agréable le séjour de mon château, et Clémentine me sera d'un grand secours; je lui confie le soin de diriger les efforts que feront pour charmer vos ennuis, une foule de gens qu'à cet effet je viens d'attirer en ces lieux.

LE COMTE.

Comment?

LE BARON.

Mes vasseaux, en petit nombre, et dispersés dans une vaste campagne, m'auraient mal servi, une troupe de Bohémiens errait dans les environs, je les ai mandés, et j'espère que, par leurs jeux qui peut-être vous sont inconnus, ils sauront vous procurer quelqu'agréables distraction

LE COMTE.

Je serais fâché de vous causer autant d'embarras.

LE BARON.

Croyez que c'est avec le plus grand plaisir... Mais... que me veut-on ?

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, NUNO.

NUNO.

Monsieur on vous cherche partout.

LE BARON,

Qui ?

NUNO.

Dame, ce monsieur qui est arrivé ce matin, et qui ne m'a pas encore dit son nom; faut il lui dire que vous êtes là ?

LE BARON.

(*Nuno sort.*)

Oui. (*au Comte.*) C'est mon intendant ; il s'agit sans doute de quelque détail relatif aux fêtes.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, SÈBASTIANO.

LE BARON.

Que voulez-vous, Sébastiano ?

SEBASTIANO.

Je ne vous croyais pas avec Monsieur le Comte ; ce que je desirais vous apprendre, n'est pas assez important pour... je me retire.

LE COMTE.

Parlez, parlez à votre maître.

LE BARON.

Non, nous prendrons un autre moment.

LE COMTE.

Je vous en prie... Je serais au désespoir de vous causer la moindre gêne.

LE BARON.

Puisque vous le voulez... Pardon (*à Sébastiano*) he bien.....

SEBASTIANO, *bas et rapidement.*

Votre vieille concierge rode de tous les côtés avec un air de soupçon et de curiosité ; elle observe, elle interroge ; quelques môts qui lui sont échappés me font craindre qu'elle n'est pénétré vos projet.

CLEMENTINE, *dans le plus grand trouble, les yeux baissés, bas et rapidement au Comte.*

Aussi-tôt qu'il vous sera possible de le faire sans être apperçu, rendez-vous au jardin, on a des choses de la plus grande importance, à vous communiquer.

LE BARON, *bas et rapidement à Sébastiano.*

Clémentine me paraît aussi inquiète, troublée, je ne sais à quoi en attribuer la cause ; ne perds pas un instant de vue Camilla, moi je resterai constament auprès de ma nièce.

LE COMTE, *bas, mais avec moins de mistère.*

Vous m'allarmez, craindriez vous quelques obstacles à notre himen.

SÉBASTIANO, *bas au Baron.*

Ils semblent se parler en secret.

(*Le Baron traversse la scène un peu en arrière.*)

CLEMENTINE, *qui a suivi le Baron de l'œil, bas et rapidement au Comte*

On approche, dissimulez, il y va de votre liberté, peut-être de vos jours. (*le Baron s'est approché, elle continue haut avec un peu d'embarras..*) ne conservez pas je vous prie la plus legère inquiétude sur ma santé, je me sens soulagée.

LE BARON.

Je vous l'ai dit, un peu de fatigue, ce n'est absolument rien. (*à Sébastiano.*) Allez, je vous suis. (*sébastiano sort.*) venez Clementine, j'ai quelques ordres à donner, et vos soins me sont nécessaires. (*au Comte.*) Monsieur le Comte voudra bien m'excuser, si je le laisse seul quelques instants.

LE COMTE, *s'inclinant.*

Monsieur.....

LE BARON.

Je vous rejoins au plutôt. (*il sort avec Clémentine.*)

SCENE XIX.

LE COMTE, LUDOVICO.

LE COMTE, *pensif.*

Ludovico! que dis-tu de notre hôte?

LUDOVICO.

Je ne sais que vous répondre; son air ne me revient pas du tout, il à quelque chose de faux dans le regard, dans le sourire: enfin sa figure me déplaît s'il faut vous parler franchement.

LE COMTE, *de même.*

Clémentine m'a dit de me rendre secretement au jardin, qu'on avait des secrets importans a me communiquer; elle a ajouté qu'il y allait de ma liberté, peut-

être

être de ma vie, puis elle a changé de conversation en voyant approcher son père ; qu'est-ce que cela signifie?

LUDOVICO.

Cela ne signifie rien de bon. Tenez, Monsieur un pressentiment secret me dit que nous avons fait une sottise en venant ici.

LE COMTE, *de même, et avec indifférence.*

Bon que pouvons nous redouter?.....

LUDOVICO.

Nous ne sommes pas en sûreté dans ce château, où je suis fort trompé. J'ai remarqué que le pont est levé, et que la chaine qui sert à le baisser est attachée par un fort cadenat à un gros anneau scellé dans le mur : par quel hasard ?

LE COMTE.

Dans le voisinage d'une forêt, au milieu d'une campagne à peu-près déserte, cette précaution n'est peut-être pas inutile.

LUDOVICO.

Elle ne m'en plaît pas davantage. Dieu veuille que mes craintes soient sans fondement ; cependant je voudrais pour beaucoup nous voir loin d'ici.

LE COMTE, *souriant.*

Tu as peur.

LUDOVICO, *se redressant.*

Peur ? moi ? vous savez bien que le diable en personne n'est pas capable d'effrayer Ludovico ; non, je n'ai pas peur, j'avoue cependant que je ne suis pas tranquille. Ah ! je me rappelle encore une circonstance : je ne sais que diable cette vieille de ce matin m'a marmoté de la mer du Sud. Qu'est-ce que c'est que ça, la mer du Sud?

LE COMTE,

C'est une mer distante de nous d'environ trois où quatre mille lieues.

LUDOVICO.

Ah ! c'est ici à côté, quoiqu'il en soit, Monsieur, je crois que nous ferons bien d'être sur nos gardes.

LE COMTE.

A quoi bon ?

LUDOVICO.

C'est qu'étant armés jusqu'aux dents, si par hasard nous avons des ennemis nous pourrons les voir venir, et s'ils veulent nous parler de trop près, nous saurons leur repondre de manière à leur donner envie de quitter les premiers la conversation. On vient.

SCÈNE XX.

LES PÉCÉDENTS, NUNO.

NUNO.

Monsieur, monsieur le Marquis et sa fille, vous attendent, le déjeûner est prêt dans le salon, là en face de l'escalier .monsieur le marquis vous demande pardon si il n'est pas venu vous chercher lui même, c'est qu'on est venu lui parler d'une affaire pressée, qui pressait de tout suite, et c'est à cause de cela qu'il m'a dit comme ça, et puis il va venir vous rejoindre tout à l'heure.

LUDOVICO.

Le début de ce gaillard là, n'annonce point de malice, si nous pouvions en tirer quelques éclaircissemens ?

LE COMTE.

Quoi que cela me semble à peu-près inutile, essaye-le, puis tu viendras me retrouver. (*à Nuno.*) Ces dames, sont dis-tu, dans le salon.

NUNO, *ouvre la porte.*

Oui, Monsieur, là en face.

SCÈNE XXI.

NUNO, LUDOVICO.

NUNO, *l'observant de loin.*

Ce domestique là, n'est pas tout-à-fait si laid, que les autres venus avec ce Mandochini. J'ai bonne envie de faire connaissance avec lui ; mais ce vilain marquis, il m'a bien défendu de parler à ces messieurs-cy... bah... il est à déjeûner, il ne viendra peut-être pas.

LUDOVICO, *le regardant aussi de loin.*

J'ai peur de prendre une peine inutile ; s'il y a quelque chose d'extraordinaire dans ce château, cet homme ne doit pas être instruit ; il n'a pas l'air d'être de l'étoffe, dont on fait les confidents. N'importe essayons. Bon jour l'ami. On déjeûne tard, dans ce château ?

NUNO.

Il est pourtant encore bien matin.

LUDOVICO.

Ordinairement, mes yeux et mon appétit s'ouvrent avec l'aurore.

NUNO.

Ah ben, ils sont en retard aujourd'hui ; car il y a plus de quatre heures que le soleil est levé !

LUDOVICO.

Mon déjeûner seul est en retard ; pour moi, mon maître m'avait reveillé avant le jour.

NUNO.

Il est donc matineux aussi vot' maître ?

LUDOVICO.

Il est amoureux, et ça ne dort pas un amoureux.

NUNO.

Il n'y a pas que l'amour qui empêche de dormir, la méchanceté fait ben le même effet, je crois.

LUDOVICO.

Comment ?

NUNO.

Oui, ce monsieur le marquis n'est pas amoureux lui, mais en récompense il est diablement méchant ; depuis qu'il est ici il se réveille tous les matins à deux ou trois heures, expres, je crois, pour nous gronder.

LUDOVICO.

S'il est si méchant, comment restez-vous avec lui ?

NUNO.

Non ; je ne reste pas avec lui, moi, du tout ; c'est lui au contraire qu'est venu rester avec nous, mais j'espère qu'il s'en ira bientôt, et que nous ne le verrons plus, ni lui ni ses maudits laquais.

LUDOVICO, *surpris.*

Ni lui, ni ses laquais ?

NUNO.

Oui, ces six grands vilains qui vous ont une mine rébarbative que ça fait quasi peur, et puis encore toute s'autre bande terrible qui était dans la forêt, et qui faisait signe comme ça qu'on les aille chercher... c'est moi qui les ai apperçus ; on les a fait venir, mais je ne sais pas par où diable ils sont entrés, car le pont n'a pas été baissé.

LUDOVICO.

Je ne conçois pas un mot à tout ce que vous me dites.

NUNO.

C'est pourtant ben clair.

LUDOVICO.

Ce château n'est-il pas au marquis de Mandoukini ? Ne

lui appartenez-vous pas ? Ces Bohémiens venus ce matin n'étaient-ils pas dans un des villages voisins ?

NUNO.

Bah ! il n'y a pas de village dans les environs, il n'y a que des hameaux, et les habitans qui sont pauvres comme Job, n'ont pas de quoi nourrir tous ces fainéans là.

LUDOVICO.

D'où votre maître les a-t-il donc fait venir ?

NUNO.

Mon Dieu !... que vous êtes donc... ah !... je vous dis que je n'ai point de maître, moi, je suis né dans ce château, qui est à mademoiselle Clémentine.

LUDOVICO.

Le marquis, son père, lui en a donc abandonné la possession ?

NUNO.

Allons, v'la qu'il ne m'entend pas encore. Le marquis n'est pas le père de Mademoiselle.

LUDOVICO.

Il n'est pas son père ?

NUNO

Eh ! non ; il ne l'est pas du tout ; elle ne le connaissait même pas, avant que le baron Altiéri l'envoyât ici.

LUDOVICO, *avec exclamation.*

Le baron Altiéri !

NUNO.

Oui, c'est un oncle à Mademoiselle, elle ne le connaît pas non plus : car elle ne l'a jamais vu ; mais c'est égal, elle sait bien que c'est son oncle.

LUDOVICO, *à part.*

Le baron Altiéri ! je m'en doutais ; nous sommes tombés dans un piége.

NUNO.

Faut que je vous conte tout cela, tenez, car vous me paraissez assez bonace.

LUDOVICO.

Bonace !

NUNO.

Oui, bonace... bon garçon, voyez-vous, il y a quatre mois...

LE BARON, *en dehors.*

Quand tout sera disposé tu viendra me rejoindre.

NUNO

Ah ! mon Dieu ! v'la le marquis, je me sauve.

LUDOVICO, *voulant le retenir.*

Il ne vient pas ici,

NUNO.

Bah ! bah ! il y peut venir.

LUDOVICO.

Ne craignez rien, vous dis-je, et apprenez-moi...

NUNO.

Ah ! pas à st'heure ; si le marquis me voyait avec vous, et zan, et pan. (*Il fait le geste de quelqu'un qui en frappe un autre*). Tâchez de venir à l'office quand il n'y aura personne, et nous causerons en buvant un coup,

LUDOVICO.

Dites-moi seulement...

LE BARON, *en dehors.*

C'est bon je t'attendrai.

NUNO, *il se sauve avec précaution, en faisant signe à Ludovico de se taire.*

Chu...t

SCENE XXII.

LUDOVICO, *seul.*

Il part sans m'instruire. Aurions-nous donné tête baissée dans quelques filets tendus pour nous par l'oncle de mon maître ?... Il n'y a plus à en douter, puisqu'il est ici pour quelque chose. Souvant déjà nous avons eu la preuve qu'il cherchait avec ardeur l'occasion de se venger de son frère. Il s'en prend à son fils ; et moi, qui ne lui ai enlevé ni maîtresse, ni héritage, je payerai tout de même les pots cassés... C'est amusant !.. Si je devine juste, que diable veut-il faire de nous ?... Ah ! quels que soient ses projets, il n'y a rien de bon à en attendre... Le propos de cette vieille ne me sort pas de la tête : *Tu la trouveras bien plus drôle quand elle t'empêchera d'aller visiter la mer du Sud.* Le baron voudrait-il par hasard nous envoyer là ? trois ou quatre milles lieux, la course serait gentille ! comme il ne nous aime guère, il est encore capable de nous faire faire le chemin à pied... il me semblait que je sentais cela... j'éprouvais en venant ici... allons, allons, toute réflexion est superflue, je crois que nous sommes pris, il faut tâcher de nous dégager... il n'y aura pas à

reculer ; il en faudra découdre... eh bien vogue la galère !... quelques balles, ou quelques coups de sabre de plus ou de moins, ne sont pas une affaire... mais ventre-bleu, quoi qu'il arrive, bien certainement, on ne nous aura pas, sans qu'il en coûte plus d'une oreille.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente un Jardin; dans le fond on apperçoit les tours d'un antique Château.

SCÈNE PREMIERE.

LUDOVICO, *seul.*

Ce maudit château est rempli de gens, qui, malgré leurs beaux habits de fêtes, ont tous plus mauvaise mine les uns que les autres... le pont reste levé, demander à le faire baisser, serait se vendre, montrer qu'on soupçone le danger, et s'ôter tout espoir d'y échapper... les murs sont d'une hauteur prodigieuse, les fossés d'une profondeur et d'une largeur à faire frémir... s'ils étaient du moins pleins d'eau, on pourrait tenter de s'y jetter, et de les traverser à la nage ; mais on n'y apperçoit qu'une vase épaisse et noire, dans laquelle on enfoncerait peut-être jusques par dessus la tête... ce bavard de ce matin, m'aurait peut-être appris... il ne m'a pas été possible de le rencontrer... quel parti faut-il donc prendre ?

SCENE II.

LUDOVICO, FRANCINO.

LUDOVICO.

Quelle est cette nouvelle figure ?

FRANCINO.

L'ami ! savez-vous où est le Marquis ?

LUDOVICO, *le fixant.*

Eh ! mais cette face ne m'est pas inconnue !

FRANCINO, *frappé des traits de Ludovico.*

(*à part.*) Ah! ah !

LUDOVICO, *le fixant.*

(*à part.*) C'est lui.

FRANCINO, *le fixant.*

(*à part.*) Je ne me trompe point..... fâcheuse rencontre !... éloignons nous, (*haut.*) vous ignorez où il est... je... (*il s'éloigne.*)

LUDOVICO, *vivement.*

Seigneur, un mot. (*à part.*) Celui-ci doit être instruit ; questionons le (*il le prend par la main, et le fait descendre en le fixant*) Ce n'est pas je crois la première fois que nous nous rencontrons.

FRANCINO, *voulant s'éloigner.*

Je ne me rappelle pas avoir jamais eu le plaisir... vous ne savez pas où est le Marquis, je le cherche et je vais.....

LUDOVICO, *l'arrêtant.*

Un moment, de grâce..... obligez-moi, et fixez un peu mes traits.

FRANCINO, *le regardant.*

Eh bien ?

LUDOVICO

Comment vous m'avez oublié ? tout à fait oublié ?

FRANCINO, *feignant*

Il me semble bien..... oui, je crois qu'en effet... mais pardon, je suis pressé de rejoindre...

LUDOVICO.

Vous ne refuserez pas un moment à votre ancien ami Ludovico.

FRANCINO.

Ah ! Ludovico ! je me rappelle confusément... nous nous reverrons, et.....

LUDOVICO, *le retenant.*

C'est étonnant combien vous avez peu de mémoire ; notre dernière rencontre devrait ce me semble vous laisser de moi une impression plus profonde.

FRANCINO.

Peut-être cette impression était-elle désagréable, et dans ce cas on s'efforce, autant que possible, de les effacer.

LUDOVICO.

Quoi ? parce que mon épée s'est trouvée plus longue que la vôtre ? c'est une bagatelle à laquelle un brave comme vous ne doit pas prendre garde, et vous devriez vous rappeller qu'avant votre petit démêlé, j'avais su vous être utile.

FRANCINO.

Je n'ai qu'un souvenir imparfait...

LUDOVICO.

Allons, allons, point de rancune, c'est vilain, cessons de dissimuler... le service rendu doit vous faire oublier un moment d'humeur... nous n'aurons pas plutôt choqué le verre ensemble, que nous redeviendrons les meilleurs amis du monde. Rétablissons d'abord la confiance entre nous ; que faites vous maintenant ?

FRANCINO.

Si je vous faisais pareille question ; ne me trouveriez-vous pas indiscret ?

LUDOVICO.

Point du tout, et je vais vous donner l'exemple de la franchise : j'ai suivi dans ce château le jeune comte Altiéri mon maître, et.....

FRANCINO, *vivement.*

Votre maître ? seriez-vous par hasard un de nos deux voyageurs ?

LUDOVICO, *surpris.*

Comment, un de nos deux voyageurs ?

FRANCINO, *se reprenant, et voulant sortir.*

Je me trompais... je voulais rire. . il est important que je parle à l'instant au marquis... je vous reverrai.

LUDOVICO.

Non parbleu ! je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez expliqué...

FRANCINO, *raillant.*

Votre maître s'approche, il vous cherche sans doute. Adieu... Nous causerons plus à loisir... Oui...Je...je me rappelle maintenant vos traits... Touchez-là... Bientôt, je vous le promets, puisque vous le desirez si vivement, nous renouvellerons connaissance. (*il sort*).

SCENE III.

SCENE III.

LUDOVICO, *seul, après avoir suivi des yeux Francino.*

Allons, en voilà encore un qui m'enbrouille mes idées au lieu de les éclaircir... Un de nos deux voyageurs... Le ton de ses adieux me paraît singulier.

SCENE IV.

LUDOVICO, LE COMTE.

LE COMTE, *regardant de loin Francino.*

Quel est cet homme à qui tu parlais ?

LUDOVICO.

Je ne saurais trop vous le dire. La première fois que je le rencontrai, ce fut à Milan dans un café ; il avait une très-forte dispute avec plusieurs jeunes gens ; je le vis le plus faible, et sans le connaître, je pris sa défense. Il est brave comme son épée, il se comporta vaillamment ; nous nous fîmes jour à force ouverte à travers douze lames qui nous menaçaient ; nous fîmes une retraite honorable, et je le reconduisis chez lui sain et sauve. Le lendemain, mes amis me querellerent d'avoir prêté mon bras à un homme dont la réputation était fort équivoque. Quelques jours après je le rencontrai de nouveau, il voulut me témoigner sa reconnaissance, je lui fis part des bruits qui couraient sur son compte, il prit de l'humeur, m'apostropha ; moi, dont la patience n'est pas la vertu favorite, je m'échauffai... et le résultat de notre conversation fut qu'il irait prier un chirurgien de vouloir bien le panser. Un ami qui se trouvait avec moi me fit quitter Milan le même jour, pour éviter toute mauvaise chicane, et depuis ce tems, je n'ai pas vu le personnage.

LE COMTE.

Que fait-il ici ?

LUDOVICO.

C'est ce que je lui demandais, quand vous êtes entré. Il ne paraissait pas très-disposé à m'instruire. Je n'ai rencontré que lui. Avez-vous fété plus heureux à l'autre bout du jardin ? est-on venu au rendez-vous ? êtes-vous instruit ?

LE COMTE.

Clémentine, sans doute, n'a pu s'échapper, je n'ai vu personne... (*réfléchissant*) et... tu crois que mon oncle a dans ce château des hommes à lui ?

LUDOVICO.

J'en suis certain, et je ne puis concevoir comment vous en doutez encore, après mon récit.

LE COMTE.

En ce cas Clémentine avait raison; on en veut à nos jours, ou a notre liberté!

LUDOVICO.

Oh, rien de plus certain. Votre oncle ne vous a jamais pardonné d'avoir osé venir au monde pour détruire en un moment tous ses projets de fortune: il nous tient aujourd'hui; et je crois que nous aurons de la peine à sortir de ses mains.

LE COMTE.

Avec de la prudence, du courage et du sang-froid, on vient à bout de bien des choses.

LUDOVICO.

Pour de la prudence, je ne vous en promets pas beaucoup, car je n'en ai jamais eu grande provision, mais sur le courage et le sang-froid je ne vous dis rien, votre brave père vous a parlé de moi, et vous m'avez vu dans l'occasion.

LE COMTE.

Je compte sur toi comme sur moi-même... Je ne puis cependant me persuader entièrement... Clémentine aurait donc été d'accord avec mes ennemis; du moins jusqu'à notre arrivée dans ce château ?... Elle aurait pu vouloir me tromper, elle que j'aime plus que ma vie, qui porte la candeur dans ses yeux, qui paraissait avoir pour moi la tendresse la plus vive... Non elle est incapable... d'ailleurs quel projet aurait-on pu former ?... Je m'y perds.

LUDOVICO.

Je n'y vois pas plus clair que vous, mais bien certainement il y a quelque chose... Ce marquis, à figure sinistre, qui se prétend l'oncle de Clémentine, et qui ne la connaissait pas il y a quelques mois, ce pont toujours levé comme pour garder des prisonniers d'état, ces Bohémiens venus des villages voisins, quoiqu'il n'y ait point de villages dans les environs; cette marquise qui arrive le soir, et repart le lendemain... Vous rappellez-vous, Monsieur, qu'en venant, elle nous entretenait souvent d'une maison sans portes ni fenêtres, voisine de ce château, et que dans le pays, disait-elle, on appelait la maison des revenans?

LE COMTE.

Quel rapport peuvent avoir des contes de bonnes gens, avec ce qui nous concerne ?

LUDOVICO, *apperçevant Clémentine.*

Ah ! tenez, voilà quelqu'un qui peut-être enfin va vous l'apprendre, et nous mettre au fait.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉMENTINE.

(Clémentine entre vivement, regardant avec inquiétude si elle n'est ni suivie, ni épiée ; elle est fortement agitée, elle respire à peine ; ses pas sont mal affermis ; un peu d'égarement se peint dans ses regards. Le Comte s'avance au devant d'elle ; elle saisit une de ses mains, et la porte à son front ; on voit qu'elle veut parler, et qu'elle ne trouve point d'expressions).

LE COMTE.

Grand Dieu ! ... en quel état cruel !... Qu'avez-vous, Clémentine ? ...

Les tendres expressions du Comte augmentent le désespoir de Clémentine, elle se jette a ses genoux, tenant une de ses mains dans les siennes, et s'en servant pour cacher son visage.

CLÉMENTINE, *s'efforçant de parler.*

Laissez-moi... laissez-moi... cette place est la seule qui me convienne. O mon Dieu ! donne-moi des forces dans cet instant terrible !

LE COMTE.

Au nom de ce Dieu que vous invoquez, au nom de notre amour !...

CLÉMENTINE, *toujours à genoux, joignant les mains, et suppliante.*

De notre amour !... ah ! ... Bientôt, hélas ! vous ne me verrez plus qu'avec horreur !

LE COMTE, *voulant toujours la relever.*

Jamais ! jamais !

CLÉMENTINE.

Pourrez-vous pardonner à la repentante Clémentine qui vous a trahi, qui vous a entraîné sur le bord de l'abyme, et qui maintenant frémit d'horreur en pensant à son crime.

LE COMTE, *de même.*

Non, vous êtes incapable... jamais vous n'avez pu former le dessein...

CLÉMENTINE, *avec égarement.*

Ne continuez pas... ce juste étonnement enchaîne ma

langue... je vous supplie de m'accorder mon pardon... hâtez-vous de me dire, si je puis l'espérer, ou... je le sens... je vais expirer à vos pieds; je ne puis plus supporter les tourments que j'endure !

LE COMTE, *avec intérêt et chaleur.*

Je vous pardonne du plus profond de mon cœur. La chaleur de votre repentir prouve que vous n'avez pu concevoir l'idée de me tromper, que si vous l'avez fait, vous y avez été contrainte par une cruelle fatalité.

CLEMENTINE, *soulagée.*

Ah ! ainsi parlerait l'être suprême qui seul peut lire dans les cœurs !

LE COMTE, *la relevant.*

Rappelez vos sens, et daignez m'instruire.

CLÉMENTINE

Apprenez que je n'appartiens point à l'opulente famille Mandochini; je suis votre parente éloignée; j'ai reçu le jour dans ce château, qui depuis ce matin est rempli de scélérats, soudoyés par votre oncle.

LE COMTE.

Il est donc vrai !

CLÉMENTINE.

Cette nuit on veut vous surprendre pendant votre sommeil, on doit vous conduire dans une autre partie du monde, et vous mêler parmi les malfaiteurs destinés à peupler une nouvelle colonie.

LE COMTE, *avec une fureur sombre.*

Quelle infamie !

LUDOVICO.

Le projet est aimable !

LE COMTE, *serrant les dents.*

Les traîtres ! ils n'en sont point encore où ils pensent !

LUDOVICO.

Oh, non ! ces messieurs s'appercevront que nous savons nous servir de nos sabres.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CAMILLA.

CAMILLA, *rapidment.*

Eh ! vite, eh ! vite, rentrez; votre oncle est déjà de retour avec son maudit associé, qui me suit par tout.

CLÉMENTINE.

Dieux !

CAMILLA, *de même.*

Dépêchez-vous, suivez cette allée, vous serez rendue avant lui dans votre appartement.

CLEMENTINE.

Ma mère, au nom du ciel, efforcez-vous de les sauver !

CAMILLA.

C'est bon, c'est bon, partez.

LE COMTE.

Chère Clémentine...

CAMILLA.

N'allez-vous pas la retenir ? restez-là ; vous, sortez.

(*Clémentine sort avec précipitation, en jettant au Comte un regard modeste et reconnaissant.*)

SCENE VII.

LUDOVICO, LE COMTE, CAMILLA.

CAMILLA, *vite.*

Vous-êtes instruit ?

LE COMTE.

De tout.

CAMILLA. *de même.*

Bon... maintenant parlons des moyens de vous sauver. Dabord il faut dissimuler, et avoir l'air de ne vous douter de rien.

LE COMTE, *serrant les dents.*

Cela est difficile.

CAMILLA, *impatientée et rapidement.*

Difficile ou non, il le faut absolument. Écoutez, il éxiste ici un souterrain qui conduit dans la forêt prochaine, les clefs étant chez-moi parmi toutes celles du château, le Marquis s'en est emparé à son arrivée...

LE COMTE.

Ce Marquis n'est donc pas effectivement le père ?

CAMILLA, *levant les épaules..*

Ce marquis est un baron ; c'est votre oncle Altiéri lui-même.

LE COMTE.

Mon oncle ?

CAMILLA, *impatientée et rapidement*

Et oui, oui, votre oncle, quand vous m'interrompprez à chaque mot, nous n'en irons pas plus vite. En arrivant, ce maudit marquis a pris les clefs du souterrain, elles doivent être dans son appartement ; celui de Clémentine y

communique ; je lui ai recommandé de les chercher et de s'en emparer ; si elle ne peut y réussir, j'irai moi-même pendant le tumulte de la fête prétendue qu'on prépare, pour détourner votre attention, si nous ne trouvons rien ce soir, quand vous vous retirerez, j'irai vous chercher par un escalier dérobé, j'aurai préparé des instrumens ; vous forcerez la porte ; et puis bon voyage. Dans le cas enfin où rien de tout cela ne nous réussirait, il me reste un autre moyen que je ne veux pas vous indiquer, parce que je ne suis pas encore certaine si je puis y compter.

LE COMTE.

Et c'est mon oncle !...

LUDOVICO. *dont l'attention a été fixée dès qu'il a entendu parler de clefs.*

Attendez donc... Je me rappelle... oui... ce matin, en cherchant à qui m'adresser pour avertir que nous étions reveillés, je suis entré dans un appartement, où je n'ai trouvé personne. Sur une cheminée, j'ai aperçu deux clefs dont la forme et la grosseur m'ont frappé ; elles sont attachées ensemble par une petite chaîne de fer, une plaque de bois tient après : j'ai lu sur cette plaque...

CAMILLA, *vivement.*

Il fallait donc les prendre.

LUDOVICO.

Il fallait d'abord deviner que nous, nous étions pris nous-mêmes. Il est encore tems, peut-être ; je me souviens de l'endroit, j'y retourne.

CAMILLA, *le retenant*

Non, il vaut mieux attendre... Clémentine ou moi...

LUDOVICO.

Attendre ! vous ne songez donc pas aux quatre mille lieues qu'on veut nous faire faire? Non, non, je ne perds pas un instant.

CAMILLA.

Étourdi ! il doit y avoir quelqu'un dans l'appartement.

LUDOVICO.

S'il y a quelqu'un, je me cache, j'épie l'instant favorable ; aussi-tôt que je l'aperçois, crac, je le saisis. Diable! il ne faut pas s'endormir ! Quatre mille lieues ! il y a de quoi me tenir éveillé pendant dix ans. (*Il sort*).

SCENE VIII.

LE COMTE, CAMILLA.

CAMILLA.

Il va faire quelque sotise.

LE COMTE.

Fiez-vous à son zèle.

CAMILLA.

Ah! oui ; fiez-vous, fiez-vous . ils sont tous comme cela, ces jeunes gens-là. Si vous ne vous étiez pas fié, vous, vous ne seriez pas ici.

LE COMTE.

Je conviens.

CAMILLA.

Moi, je conviens qu'il faut que je m'en aille ; car il y a là un grand coquin qui ne me quitte pas plus que mon ombre. J'ai profité d'un instant où il s'est éloigné de moi... S'il me trouvait avec vous, cela ferait un mauvais effet Adieu. dissimulez, et n'avez aucune inquiétude: la vieille Camilla veille sur vous ; elle n'est pas mal-adroite quand elle a besoin de ses mains pour défaire l'ouvrage des méchants... (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, *seul.*

Me voilà dans une singulière position... A la merci d'une foule de scélérats, n'ayant pour me défendre que mon courage, celui de mon valet, et les secours de deux femmes remplies de zele, il est vrai ; mais c'est je crois, tout ce qu'elles peuvent m'offrir... Comment se terminera cette aventure ? il est assez difficile de le prévoir..... Quand nous aurions ces clefs du souterrain, si l'on nous poursuit promptement... Il serait peut-être possible d'embarrasser les pas... (*il entend approcher, il fait un pas.*) Voici cet oncle perfide... Sa vue fait bouillonner mon sang... Efforçons nous... cependant de nous contraindre.

SCENE X.

LE COMTE, LE BARON.

LE BARON.

Eh quoi, monsieur le Comte, vous semblez nous fuir, quand tout ici s'empresse de vous plaire.

LE COMTE, *avec contrainte.*

Pardon. La belle Clémentine m'ayant paru avoir besoin

de repos, j'ai voulu goûter un instant le plaisir de la promenade, je me suis oublié. (*avec intention peu marquée.*) Vos jardins devaient être bien beaux, je les ai parcouru plusieurs fois en regrettant de les voir aujourd'hui si peu soignés.

LE BARON, *avec un léger embarras.*

Il n'y a pas long-tems que j'habite ce château, je vais faire remettre tout cela en ordre. Ah ça mon cher comte, je vous ai parlé ce matin des divertissemens que nous préparaient nos Bohémiens : l'instant est arrivé, ils sont rassemblés ici près, ils attendaient votre retour pour commencer leurs jeux.

LE COMTE.

Votre adorable fille n'y prendra-t-elle point part ?

LE BARON, *il appelle.*

Nuno ! (*Au Comte*) Je vais le faire appeller. Nuno

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, NUNO.

LE BARON.

Dis à ma fille de se rendre ici.

NUNO.

Votre fille ? C'est Mademoiselle Clémentine, que vous voulez dire ?

LE BARON, *avec humeur.*

Qui donc ? butord !

NUNO.

Dame, écoutez-donc, il n'y a pas si long-tems que vous êtes son père ; moi je ne suis pas encore accoutumé.

LE BARON, *de même.*

Si tu ne sors.

NUNO, *effrayé.*

Vous voyez ben que je m'en vas. (*il sort.*)

SCENE XII.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE

Il est original. (*avec intention peu marquée.*) Il n'y a pas long-tems que vous l'avez.

LE BARON

LE BARON, *avec un léger embarras.*

Non, et je crois que je ne tarderai pas à m'en défaire.

SCENE XIII.

LES PRECEDENTS, LUDOVICO.

LUDOVICO, *au Baron.*

Monsieur le Marquis, le chef des Bohémiens est à quatre pas avec tout ses gens, il attend un signal de vous pour approcher.

LE BARON,

Dans un instant. A-t-on eu soin de vous, mon ami? vous a-t-on donné?...

LUDOVICO.

Bien obligé, Monsieur; soyez sans inquiétude, et reposez-vous sur moi, je ne me laisse manquer de rien. (*bas au Comte*). Elles sont-là. (*En disant cela, il indique à son maître qu'il a les clefs*).

LE COMTE.

Voici ma fille, et les gens de la fête. (*il va au devant d'elle*).

SCENE XIV.

LES PRECÉDENTS, CLEMENTINE.

LUDOVICO, *bas et rapidement.*

Mademoiselle Clémentine s'était emparée des clefs, et me les a glissées dans la main, quand je suis passé devant son appartement.

LE COMTE, *de même..*

Où en est la porte?

LUDOVICO, *de même.*

Dans les cours: je vais la reconnaître.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS.

Tous les habitans du Château et Francino.

(*Les Acteurs s'asseoient; le ballet s'exécute; Ludovico sort sans être remarqué*).

FRANCINO, *après le ballet.*

Que dites-vous, monsieur le Comte, du petit divertissement qui vient de vous être présenté?

LE COMTE.

On ne peut qu'applaudir à la légèreté de ces jeunes gens et aux grâces de leurs compagnes.

LE BARON.

Si leurs jeux vous ont amusé ils s'empresseront de les renouveller. Allez, mes enfans, allez-vous reposer, et vous rafraîchir ; tantôt je vous donnerai des marques de ma satisfaction.

(*Les Bohémiens sortent.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, LUDOVICO.

LUDOVICO, *au Comte.*

Monsieur, toutes vos lettres sont écrites, l'heure avance, si vous vouliez prendre un instant, et venir les signer?

LE COMTE.

Ah! ah (*au Baron*) Vous vous voulez bien permettre que je m'éloigne un moment. Je l'avais chargé d'écrire plusieurs lettres que je desire faire partir aujourd'hui.

LE BARON, *vivement.*

Je dois envoyer, ce soir même, un exprès à la ville voisine. Il est inutile de vous priver de votre domestique, mon valet se chargera de vos dépêches, et je vous garantie qu'il les remettra fidèlement à la poste.

LE COMTE.

Ce sera m'obliger. Dans quelques instans, je serai de retour: (*il baise la main de Clémentine, et prend secrètement congé d'elle, en lui témoignant son amour et sa reconnaissance ; puis il sort suivi de Ludovico*).

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté le Comte et Ludovico.*

CLEMENTINE, *à part et très-agitée.*

O Dieu! protège leur fuite.

LE BARON, *qui remarque son trouble.*

Vous êtes bien émue, Clémentine?

CLEMENTINE.

Moi... Monsieur... (*à part*). Que lui dire?

FRANCINO, *s'approchant.*

Monsieur le marquis, je desirerais avoir avec vous un moment d'entretien.

LE BARON.

Oui, oui, dans quelques instans je vous remettrai la somme convenue.

FRANCINO.

Je ne prétends pas vous rappeller le souvenir des cents ducats, mais...

LE BARON.

Vous me persécutez, monsieur; craignez-vous de me voir manquer à mes promesses. *à Clémentine qui s'éloigne.* Où allez-vous! Clémentine? demeurez un moment. (*elle s'arrête*), *et inquiète sur la suite du combat, elle regarde souvent vers le fond*).

FRANCINO.

Vous êtes dans l'erreur, monsieur le Marquis, ce n'est point du tout d'argent que je veux vous parler, mais de votre entreprise qui me semble...

LE BARON, *s'écartant avec lui.*

Plus bas, je vous prie.

FRANCINO.

Ce jeune homme est-il bien effectivement tel qu'on l'a peint à mes yeux?

LE BARON.

Quoi! Monsieur, vous doutez?...

FRANCINO.

Pardon... J'ai peine à croire... Je connais son valet; et quoiqu'un jour il m'ait fait cadeau d'un grand coup d'épée, je ne....

LE BARON.

Eh bien! le hasard pouvait-il mieux servir votre vengeance?

FRANCINO,

Non, sans doute; cependant avant toute chose; je désire fortement mieux connaître vos prisonniers.

LE BARON, *très-sec.*

Monsieur, puis-je, ou non, compter sur vous?

FRANCINO.

Très-certainement, si les faits sont tels que vous me les avez annoncés.

LE BARON.

Songez, mon cher, à l'or que vous allez recevoir, au plaisir que le hasard vous procure de punir l'homme qui vous a outragé, et ne vous occupez pas de soins superflus, en cherchant à pénétrer...

FRANCINO.

C'est que, d'honneur, je me ferais un scrupule...

LE BARON.

Ah !... des scrupules !... nous savons l'art de les lever. On vient ... de grâce, laissez-nous.

SCÈNE XVIII.

LES PRECEDENTS, NUNO.

NUNO. *essoufflé.*

Monsieur le marquis !...

LE BARON.

Qu'est-ce ?

NUNO.

Monsieur le Marquis, je ne sais pas ce que veulent faire ces étrangers ; mais je vous conseille de vous en défier.

LE BARON.

Que veux-tu dire ?

NUNO

J'étais resté à l'office ; je les ai vu par la fenêtre, ils traversaient la cour ; ils couraient tous les deux... Ah !..

LE BARON.

Quoi, dans l'instant ?

NUNO.

Ah, il y a un moment, je ne pouvais pas ouvrir la porte pour venir vous le dire. Il y avait le domestique qui disait comme ça : sauvons-nous tout de suite, pendant qu'on ne nous voit pas. Surement ils auront pris quelque chose dans le Château.

LE BARON, *furieux.*

Nous sommes trahis ! (*A Nuno*) Le pont est-il levé ?

NUNO.

Pardine, vous avez les clefs dans vot' poche, et puis ils n'allaient pas par là.

LE BARON.

En ce cas, il leur est impossible de fuir, armons-nous ; venez amis, poursuivons-les, bientôt je l'espère, ils retomberont entre nos mains.

(*Tout le monde part en désordre.*)

SCENE XIX.

CLEMENTINE, *seule.*

(*Pendant toute la dernière scène elle a témoigné la plus grande anxiété.*)

O ciel ! poursuivis si promptement... Pourront-ils s'échapper... Grand Dieu, je t'en supplie, daigne guider

leurs pas ! qu'il puissent éviter leurs ennemis, et que la fureur de ces perfides ne tombe que sur moi. (*Avec courage*) Je connais toute l'horreur du sort qui m'attend, si ces barbares voyent leur espoir trompé... Ah ! j'y suis résignée... Quels tourments pourraient expier mon crime !.... quoi qu'involontaire, il n'en est pas moins terrible ! (*Elle écoute avec inquiétude*) ... Je ne puis distinguer... (*Elle prête encore l'oreille*) Quelle anxiété cruelle... (*tremblante*) Ne vient-on pas... (*de même*) Oui... On approche... Grand dieu... Que vais-je apprendre ? (*Son inquiétude est au comble*) *Elle voit entrer le Baron furieux ; avec un grand soupir qui la soulage, un air radieux, et posant sa main sur son cœur.* Ils sont sauvés !

SCENE XX.

LE BARON, CLÉMENTINE.

LE BARON.

On ne les trouve point... pourriez-vous, Mademoiselle, m'expliquer pourquoi cette fuite inattendue de votre amant, et de son valet.

CLÉMENTINE, *avec ironie.*

Ont-ils eu tort de la prendre ?

LE BARON, *avec fureur.*

Que dites-vous... (*il la fixe.*) Je le vois, vous saviez tout... c'est vous sans doute qui les avez instruit, et leur avez procuré les moyens de fuir.

CLÉMENTINE, *avec noblesse et fermeté.*

Vous me rendez justice ; puisqu'ils vous sont échappés, je puis vous avouer sans crainte, que le hasard me fit connaître vos desseins, qu'indignée d'une aussi lâche trahison, j'ai tout employé pour sauver vos victimes.

LE BARON, *dont la fureur croît.*

Malheureuse !... qu'oses-tu dire ?

CLÉMENTINE, *avec joie, et une noble fierté.*

La vérité ! je sens autant d'orgueil et de joie en faisant cet aveu, que j'éprouvai de douleur, et d'humiliation, en confessant aux pieds du Comte les infâmes projets formés contre lui, et qu'involontairement j'avais trop bien servi.

LE BARON, *de même.*

Quoi, vous avez encore l'audace... tremble perfide... u payera cher ton indiscrétion... eh bien Sébastiano.

SCÈNE XXI.

LES PRECEDENTS, SEBASTIANO,

SEBASTIANO.

Vainement, nous avons tout parcouru ; il paraît maintenant certain qu'ils se sont échappés, s'il est impossible de découvrir quel moyen ils ont employé, il n'y a plus d'espoir de les joindre.

LE BARON, *toujours en fureur.*

C'est cette perfide qui les a sauvés.

CLEMENTINE, *avec joie.*

C'est moi, sans doute, et j'en tais gloire.

LE BARON, *exaspéré.*

Tu oses encore me braver ! (*Il s'avance vers elle*). Si j'en croyais ma fureur...

SEBASTIANO, *au milieu et l'arrêtant.*

Modérez-vous... C'est-elle, dites-vous, qui a favorisé leur fuite ? Eh bien ! qu'elle nous instruise, et bientôt ils retombent en notre pouvoir.

CLEMENTINE.

Vous y comptez en vain !

LE BARON.

Clémentine, songez qu'à ce prix seul je puis vous pardonner.

CLÉMENTINE.

Je ne me pardonnerais jamais à moi-même, si j'avais la faiblesse de céder à vos vœux.

LE BARON.

O rage !...

SEBASTIANO.

Arrêtez !

SCENE XXII.

LES PRÉCEDENTS, CAMILLA.

CAMILLA.

Quel bruit ! quels cris ! Clémentine ! (*Elle court vers elle pour la défendre*).

LE BARON, *l'arrachant d'auprès d'elle, et la repoussant au loin.*

Retirez-vous.

CLÉMENTINE, *effrayée de voir maltraiter Camilla*

Ma mère !

CAMILLA, *s'avançant.*

Monstre ! rends-moi ma fille.

LE BARON, *avec rage.*

Retirez-vous, vous dis-je, ou tremblez.

CLÉMENTINE.

Ma mère, au nom du ciel, éloignez-vous : ne vous exposez point à la rage de ces barbares.

SEBASTIANO, *vivement au Baron, indiquant Camilla.*

C'est un moyen que le hasard nous envoye pour arracher le secret de votre nièce. (*aux valets*) ; ne la laissez point s'échapper. (*Tableau dans lequel Clémentine et Camilla aux deux côtés du Théâtre voyent le feu levé sur elle.*) (*a Clementine*). Mademoiselle, si cette femme vous est chère, et si vous voulez sauver ses jours, il faut à l'instant nous instruire.

CAMILLA, *élevant la voix.*

Que veulent-ils savoir ?

LE BARON, *tonnant.*

Silence.

CLÉMENTINE, *élevant la voix.*

Comment ces deux infortunées on pu se soustraire à leurs coups.

CAMILLA, *criant.*

Clémentine ; je vous défends de le leur apprendre.

LE BARON.

Parle, ou à l'instant elle expire.

CAMILLA, *criant.*

Je vous le défends ! Clémentine, laissez-moi mourir.

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENNTS NUNO.

NUNO, *il accoure et tient à la main un gant de Crispin.*

Ils sont trouvés ! ils sont trouvés.

CLEMENTINE, *allarmée.*

Grand dieu !

LE BARON.

Où sont-ils ?

NUNO.

Je ne sais pas au juste ; mais ils doivent-être quelque part ; car v'la un de ces grands gants que j'ai vu ce matin au domestique.

LE BARON, *furieux, il fait un mouvement vers Nuno.*

NUNO, *criant.*

Laissez-moi donc dire ; puisque v'la le gant, l'homme ne peut pas être loin.

SÉBASTIANO.

Où l'as-tu trouvé.

NUNO.

Il était pris comme ça par le bout sous cette porte basse qui est au fond de la troisième cour. Je croirais qu'ils se sont sauvés par là ; si je ne savais pas que cette porte est celle qui conduit a cette vilaine Maison murée.

CLÉMENTINE, *qui a écouté Nuno avidement, est saisie d'un effroi subit.*

A la Maison murée ? (*le Baron la regarde vivement*) *et sanglottant.*) Ah ! malheureuse qu'ai-je fait ! ils sont perdus !

LE BARON, *avec exclamation de joie.*

Qu'a t-elle dit !... et quel trait de lumière !

NUNO, *s'écriant.*

Ah ! mon dieu !

LE BARON.

Ils ne peuvent nous échapper.

SÉBASTIANO.

Comment.

LE BARON, *de même.*

Tout est réparé, sa frayeur me le prouve, elle a voulu sans doute indiquer à nos fugitifs le chemin de la forêt ; mais trompés par la ressemblance des clefs. elle s'est méprise et les a envoyés dans la prison même qu'on leur destinait . . . suivons leurs pas. (*menaçant les femmes.*) et vous aussi, femmes perfides, vous partagerez les fers qui les attendent.

(*Il sort avec tout le monde en entraînant Camilla et Clémentine qui au désespoir peut à peine se soutenir.*

FIN DU DEUXIME ACTE.

ACTE

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente l'avant-cour d'un antique Bâtiment ; à droite de l'Acteur est une porte basse et ceintrée, qui conduit dans le souterrain ; à gauche, au second plan, est un pavillon de forme antique, garni d'une porte et d'une fenêtre au-dessus. Plus bas, et près de la porte est un grand banc de pierre, dont le devant est fermé par une dalle. En arrière de la porte, fort près aussi, est un gros et vieux arbre, dont les branches s'avancent jusques près de la fenêtre. Au fond sont des murs ou des bâtimens. Il fait presque nuit.

SCÈNE PREMIERE.

LUDOVICO, LE COMTE.

(*Au lever du rideau, Ludovico est encore sur l'arbre.*

LUDOVICO.

Nous sommes pris ; d'aucun côté on apperçoit la plus petite issue.

LE COMTE, *indiquant l'arbre.*

De la haut tu n'as rien découvert ?

LUDOVICO.

Rien, absolument rien. Les branches de la cîme sont trop faibles, et puis cet arbre est à moitié pourri ; il n'y a plus de bois, on aperçoit que l'écorce ; il y a là au centre, un creux dans lequel on pourrait cacher une maison.

LE COMTE.

Quel bisarre événement.

LUDOVICO.

Il n'y a rien de bisarre là dedans, Monsieur ; nous sommes pris pour dupes Cette vieille radoteuse, et votre Demoiselle Clémentine nous ont trompés, en feignant de vouloir nous sauver. On a prévu qu'on ne nous aurait pas impunément ; on a trouvé le secret de nous faire entrer gaîment en prison, , et nous y voilà. Pourvu qu'ils ne barricadent pas les portes derrière nous, et qu'ils n'ayent pas le projet de nous faire mourir de faim. Ma foi, je crois que j'aimerais encore mieux faire les quatre

mille lieues de la mer du Sud. Mais cette demoiselle Clémentine, si belle, si bonne, si douce!... Ah, mon Dieu! à qui se fier désormais.

LE COMTE.

Je suis loin de l'accuser; jeune, sans expérience, séduite par d'habiles fourbes, il lui était impossible de prévoir les maux qu'elle me préparait

LUDOVICO.

Bah! bah! j'aurais cru à tout cela, si elle nous avait sauvé; mais, c'est elle qui m'a donné les clefs de cette maudite cage, dans laquelle nous sommes venus nous enfermer de si bonne foi.

LE COMTE.

Sans doute c'est l'effet d'une méprise.

LUDOVICO.

Ah, que non!... elle m'a bien trompé; moi qui flaire un coquin à cent pas, moi, qui ai deviné le marquis à la première vue; j'ai toujours été sa dupe.

LE COMTE.

Tu lui fais tort en la soupçonnant; mais laissons cela, et songeons d'abord à nous sauver.

LUDOVICO.

Ce serait effectivement l'essentiel, mais je ne vois pas trop comment nous ferons.

LE COMTE.

Quel peut être ce bâtiment?... il est trop grand pour faire partie du château.

LUDOVICO.

Je crois, monsieur, que nous sommes dans cette maison qu'ils appellent mairie, ou bien des revenans, car dans toutes les chambres que nous avons parcourues là derrière, nous n'avons pas vu une seule fenêtre qui donnât sur la campagne.

LE COMTE.

J'en ai fait la remarque; et le souterrain qui nous y a conduit m'a paru d'une longueur..... Tu pourrais avoir deviné juste. Quoi que soit enfin, comment en sortir?

LUDOVICO.

Je n'entrevois aucun moyen: les murs sont à perte de vue; n'ayant rien dont nous puissions nous aider, il ne faut pas penser à les escalader.

LE COMTE *résolu.*

En ce cas, il faut retourner au château.

LUDOVICO.

Retourner au château?

LE COMTE.

Sans doute qnand nous nous épuiserons ici en efforts inutiles, nous n'en serons pas plus avancés.

LUDOVICO.

Mais nous aller livrer nous-même ?..

LE COMTE.

Qui te parles de cela ? Tu sais où loge la vieille concierge ; nous allons rentrer dans le souterrain, et nous nous glisserons jusqu'au logement de cette femme ; si elle était de bonne foi, elle sera ravie de nous revoir, et nous fera connaître l'autre souterrain ; si elle cherchait à nous abuser, le pistolet à la main, nous la forcerons de nous guider.

LUDOVICO.

Ce projet là n'est pas sans inconvénient

LE COMTE.

Peux-tu m'en proposer un meilleur ?

LUDOVICO.

Eh, non ! malheureusement.

LE COMTE.

Il faut donc adopter celui-ci. Allons.

LUDOVICO.

Allons donc... Monsieur, (*il ecoute*).

LE COMTE.

Eh bien ?

LUDOVICO, *vivement.*

N'entendez-vous pas ?...

LE COMTE.

Il me semble en effet... Oui... c'est le bruit des pas de plusieurs hommes qui rétentit dans le souterrain,

LUDOVICO.

On nous poursuit,

LE COMTE, *avec résolution.*

Il n'y a pas à en douter. Barricadons cette porte, nous menacerons de brûler la cervelle au premier qui oseras tenter de l'enfoncer, et nous tiendrons parole. si nos menaces ne produisent aucun effet.

LUDOVICO, *il cherche et écoute.*

A quoi cela nous menera-il ? à rien. La force ouverte ne peut nous sauver. (*il écoute*) Si en nous cachant quelque part, nous pouvions leur faire croire que nous ne sommes point ici.

LE COMTE.

Où se cacher ? tu as vu toutes les chambres, une seule peut-elle nous offrir un asyle. D'ailleurs, nous sachant ici ne visiteront-ils pas de toutes parts ?

LUDOVICO.

Ils chercheront, sans doute; mais ne nous trouvant point, ils nous croiront peut-être échappés. J'ai bien remarqué une retraite où l'on irait pas vous chercher, mais il n'y a pas place pour deux... (*il fixe le banc de pierre*), Ah! Monsieur, voilà notre affaire...

LE COMTE.

Comment?

LUDOVICO.

Voyez-vous ce gros arbre, que je vous disait tantôt pourri à moitié, son écorce vous offre un appartement, peu commode, mais sûr; du diable, si l'on va vous chercher là dedans.

LE COMTE.

Quoi! ce creux dont tu me parlais.

LUDOVICO.

On approche: vite, vite, montez.

LE COMTE.

Mais, toi?...

LUDOVICO.

Soyez sans inquiétude, en me glissant le long du mur, je pourrai me tapir sous ce banc de pierre. (*il écoute*). Hâtez-vous donc; les voici.

LE COMTE.

Tu le veux....

LUDOVICO. *le guidant*

Vite, vite... Bon descendez maintenant... c'est cela. Etes-vous bien?

LE COMTE.

Je ne suis pas trop mal; mais toi!

LUDOVICO.

Calmez-vous, et faites silence: m'y voilà... (*Il voit entrer et se cache sous le banc*) Il était tems!

SCENE II.

LES PRECEDENTS *cachés*, LE BARON, SEBASTIANO, FRANCINO, NUNO, *quelques domestiques et les Bohémiens.*

(*Ils sont armés de fusils, sabres et pistolets; ils entrent avec précaution, et parcourent de l'œil tout le Théâtre; ils portent quelques flambeaux. Nuno montre le nez à la porte, et n'entre qu'après que le Baron a dit les premiers mots.*

LE BARON.

Personne ne parait; sans doute ils se sont refugiés dans

les bâtimens. (*à un valet*). Fais amener ces deux femmes. (*Le valet entre dans le souterrain*).

SEBASTIANO.

Où les placerons-nous?

LE BARON.

Dans l'un de ces différens corps-de-logis. Ah! il ne nous sera pas difficile de les tenir éloignés les uns des autres. (*Indiquant le pavillon qui est sur le Théâtre*). Ce pavillon d'abord est assez grand. (*Indiquant au fond*). Les bâtimens du centre sont immenses; puis il y a sur la gauche au fond de la cour, un pavillon encore plus grand que celui-ci.

SÉBASTIANO, *voyant entrer les femmes avec un homme qui porte encore un flambeau.*

Voici le reste de votre monde.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS CAMILLA, CLÉMENTINE, *plusieurs valets et Bohémiens.*

LE BARON, *indiquant le pavillon sur le Théâtre.*

Visitons d'abord de ce côté. (*à des Bohémiens*). Veillez sur ces femmes; et si nos fugitifs paraissent dans cette cour, je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il faudra faire. (*à Francino*). Suivez-nous avec le reste de vos gens. (*il entre dans le pavillon*).

SCÈNE IV.

CLEMENTINE, CAMILLA, NUNO, *Bohémiens.*

NUNO.

V'là un fusil qu'est lourd comme tout; il m'éreinte l'épaule. Je vas m'en débarrasser et me reposer un peu. (*Il met son fusil contre l'arbre, et va s'asseoir sur le banc sous lequel est Ludovico; il se mouche, met son mouchoir à coté de lui, puis se frotte l'épaule, s'étend, prend du tabac, s'occupe enfin jusqu'à l'instant où il reste seul*).

CAMILLA.

Eh bien! Mademoiselle, vous voyez où votre belle conduite nous a menées.

CLÉMENTINE.

Vous ne me ferez pas de plus cruels reproches que ceux que je me fais à moi-même. Ce n'était pas assez d'avoir causé tous les malheurs du comte, pour mettre le comble

à ma douleur, il me fallait encore vous voir partager mes souffrances.

CAMILLA.

Il ne s'agit pas de moi, ni de votre première équipée; j'avais tout réparé, je vous avais pardonné, parce qu'enfin à tout péché miséricorde, quand on se repent de bonne foi. Point du tout il a fallu que votre mal adroite précipitation détruise tout mon ouvrage.

SCENE V.

LES PRECÉDENTS, FRANCINO. *et peu après* LE COMTE, SÉBASTIANO, *et suite.*

FRANCINO, *en entrant.*

Il n'y a personne.

CAMILLA, *elle regarde autour d'elle, ne voit que des Bohémiens, et dit avec mystère à Francino.*

Dites-moi donc... Eh bien... L'affaire dont nous avons parlé tantôt?

FRANCINO, *indifférent, et sans la regarder.*

Ah! ma foi ... je... (*il aperçoit de loin le Baron, il tourne la tête et s'éloigne*)

CAMILLA *à Clémentine, en levant les épaules.*

Il s'éloigne sans me répondre, ni me faire le moindre signe.

CLÉMENTINE.

Vous aviez ..

CAMILLA.

Oui, j'avais essayé de le gagner; mais il paraît qu'ils ne valent pas mieux les uns que les autres.

LE BARON, *entrant.*

Ils ne sont pas là dedans, poursuivons nos recherches; sans doute, nous les trouverons dans les bâtimens du fond.

CAMILLA.

Vous ne les trouverez pas plus là qu'ici. Le ciel ne permettra pas que ces malheureux soient victimes de scélérats tels que vous.

LE BARON.

Insolente! malheur à vous si votre prédiction s'accomplit. Si nous ne les retrouvons pas, les traitemens les plus cruels vous attendent.

CAMILLA.

Ah! qu'ils soient sauvés, et nous bravons votre vaine fureur.

LE BARON, *à Sébastiano, montrant les deux femmes.*

Reste me les dans ce pavillon.

CLEMENTINE, *se jettant dans tes bras de Camilla.*

Ah ! ma mère ! un cachot affreux vous attend, et c'est moi qui vous y conduit.

CAMILLA.

Ne vous affligez pas. Si ces monstres ne m'y avaient point amenée, je serais venu moi-même partager votre prison.

SEBASTIANO.

Allons, allons, Mesdames, suivez, s'il vous plaît, nous n'avons pas de tems à perdre.

CAMILLA, *elle et Clémentine s'avancent vers le pavillon.*

Oui, nous vous suivrons : vous abusez de vos forces; mais j'espère que le ciel un jour.....

SEBASTIANO, *les faisant entrer.*

C'est bon ! c'est bon ! *il les suit.*

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté les femmes et* SEBASTIANO.

FRANCINO, *pensif.*

Monsieur le Marquis, cette aventure prend un singulier tour, je dois vous l'avouer, mes gens et moi nous ne voyons qu'avec peine.....

LE BARON.

Vous verrez avec plaisir les ducats que j'ajouterai à la somme promise.

SCENE VII.

LES PRECEDENTS, SEBASTIANO, *il ferme la porte et prend la clef.*

LE BARON.

Sébastiano, prend nos gens, tu traverseras ces deux cours sur la droite, et tu fouilleras ce pavillon qui se trouve au fond. (*à Francino.*) vous m'accompagnerez avec votre monde ; nous irons visiter le grand corps de bâtiment du milieu.

NUNO.

Moi, Monsieur, je vas rester en faction auprès de cette porte.

SÉBASTIANO.

Pourquoi faire ?

NUNO.

Vous êtes assez de monde sans moi, et si cette vieille qui est méchante comme tout, voulait casser cette porte pour se sauver, je serais là.

SEBASTIANO.

Une femme casser cette porte ! lâche ! c'est ta poltronerie...

Eh ! qu'il reste ! il est plus propre à nous embarrasser qu'à nous servir. Si je l'ai contraint de nous suivre, c'était pour me mettre à couvert de son indiscrétion. Le souterrain est gardé, par conséquent il ne peut fuir, et je suis sûr de lui. (*à Nuno.*) Songe bien que si tu essaye même de parler à ta maîtresse, je la fais charger de fers, et jetter dans une prison Si nos fugitifs se glissaient par ici, avertis-nous, en tirant en l'air un coup de pistolet.

NUNO.

Oh ! il n'y a pas de danger, allez Monsieur le Marquis. (*Le Baron, Sébastiano sortent de différents côtés, suivis de leurs gens.*)

SCENE VIII.

NUNO, LE COMTE, LUDOVICO *caché.*

NUNO.

Je ne suis pas si sot que d'aller avec eux ; les autres n'ont qu'à se défendre avec leurs pistolets, je pourrais attrapper quelques coups... ah ben !... mais .. à présent que les v'la partis, on n'y voit plus goute du tout... je croyais qu'il faisait encore un peu jour... ah ! si j'avais su ça, être là, tout seul, la nuit... que c'est donc bête de se trouver dans un... dans une chose comme cela... des coups de balles d'un côté, des revenants de l'autre... cependant ces revenants, ça ne revient pas de si bonne heure, à ce qu'on dit... et puis je suis à côté du pavillon, où est Mademoiselle Clémentine... je crierais, si je voyais quelque chose. Ste pauvre Mademoiselle Clémentine, ça me fait de la peine...

Pendant qu'ils sont là bas, on pourrait peut-être... oh, ma foi, je n'irai pas m'exposer pour elle... que je suis fâché d'avoir averti que ces étrangers voulaient se sauver, je ne serais pas là sans cela.

(*Quand il étant sur le banc, il a laissé tomber son mouchoir ? ici il le cherche.* Où est-donc mon mouchoir ? (*il se baisse pour le ramasser près du banc, en se relevant il se trouve nez à nez avec Ludovico, qui n'entendant plus de bruit, sortait avec précaution de dessous le banc pour voir si la place était libre. Ludovico le saisit vivement d'une main, de l'autre il lui présente un pistolet.*)

(*Balbutiant*) ah... mon... ah ! mon dieu !

LUDOVICO, *à demi voix.*

Si tu dis un mot, je te brûle... Le Marquis et ses gens sont-ils tout-à-fait éloignés ?.. Parleras-tu ?

NUNO

NUNO, *tremblant.*

Vous venez de me le défendre.

LUDOVICO, *de même.*

Traître ! Si tu ne réponds.

NUNO, *montrant le pistolet.*

Reculez-donc ça, si vous voulez que je regarde.

LUDOVICO. *le secouant fortement.*

Eh bien ! sont-ils partis ?

NUNO, *d'une main détourne le Pistolet, et dit d'une voix tremblante.*

Ils sont partis. LUDOVICO.

(*il sort vivement tenant toujours Nuno, ensuite il le place dans un coin en avant du Pavillon, puis sans le perdre de vue, il frappe contre l'arbre avec la crosse de son pistolst.* (*A demi voix toute la scène.*)

Monsieur, Monsieur, ils sont éloignés ; la porte est libre, l'instant est favorable.

NUNO, *roide et dans son coin.*

Tiens ! il y a du monde là dedans !

LUDOVICO, *à Nuno.*

Et toi, que fais-tu de ces armes ?

NUNO.

Ce sont ces vilains domestiques qui me les ont fait prendre malgré moi. LUDOVICO.

Il faut t'en débarasser.

NUNO *levant les bras très-haut, et présentant sa ceinture.*

Oh, mon dieu ! vous pouvez bien les prendre, pour ce que j'en sais faire ...

LUDOVICO, *lui ote ses pistolets et son sabre, et les met au pied d'un arbre.*

LUDOVICO, *le menaçant.*

Maintenant si tu bouges de là.

SCENE IX.

LES PRECÉDENTS, LE COMTE *qui pendant la dernière scène est sorti de l'arbre.*

LE COMTE.

Nous sommes donc libres ?

LUDOVICO.

Vous l'avez entendu : ils sont aller visiter ces grands bâtimens... pendant qu'ils nous cherchent là bas, décampons par cette route. (*indiquant le souterrain*).

LE COMTE,

Un moment. *à Nuno*). Tous les hommes du château sont-ils ici ? (*Nuno le regarde sans répondre*).

LUDOVICO, *lui présentant son pistolet.*

Faut-il te prier poliment pour te faire parler ?

NUNO *s'éloignant.*

Prenez donc garde à ce que vous faites.

LUDOVICO.

Te dépêcheras-tu ? On te demande si tous les hommes du château sont ici. NUNO.

Mais non, ils n'y sont pas tous, puisqu'on en a laissé quatre dans ce creux qui est au milieu du souterrain, et puis quatre autres pour garder le pont levis.

LE COMTE.

Ne sont-ils que cela ? nous en viendrons à bout.

NUNO.

Quoi ? rien qu'avec votre domestique ? car moi, je ne me mêlerai pas de cela d'abord.

LUDOVICO.

Ils ne sont que huit, nous sommes deux, et les armes à la main dix coquins ne valent pas un honnête homme.

NUNO.

Je suis pourtant un honnête homme aussi, moi, et avec un coquin, il y en a plus qu'il n'en faut pour me faire peur. LE COMTE.

Ne perdons pas un instant? cherchons promptement les moyens de délivrer Clémentine et sa compagne.

LUDOVICO,

Quoi ! Monsieur, vous voulez... nous n'aurons jamais le tems ; nous serons surpris.

LE COMTE.

Je serais assez lâche pour abandonner celle qui s'est exposée pour moi aux plus grands dangers! non ! non, ou mourir avec elle, ou les sauver avec moi ? Viens promptement m'aider à enfoncer cette porte.

LUDOVICO.

Vous le voulez, j'obéis. (*à Nuno*) Toi reste là et ne remue pas. NUNO.

Il n'y a pas de risque.

LE COMTE *essayant d'ebranler la porte.*

Il nous faudrait quelqu'instrument.

LUDOVICO, *essayant aussi.*

Nous ne pourrions réussir qu'en faisant un bruit qui nous trahirait malgré l'éloignement. (*regardant la fenêtre*). Attendez... je crois que de l'intérieur il serait plus facile de démonter la serrure, et j'y vais promptement.

LE COMTE.

Comment y pénétrer ?

LUDOVICO.

Par cette fenêtre que je puis gagner, en montant sur cet arbre.

LE COMTE

Tu penses !

LUDOVICO, *grimpant à l'arbre.*

Je suis à peu près certain de mon affaire.

LE COMTE.

On y voit à peine ; prends garde en passant de l'arbre à la fenêtre.

LUDOVICO, *prêt à atteindre la fenêtre, aperçoit quelqu'un venir, reste en place et regarde.*

Silence, Monsieur, on vient. (*Le Comte s'arme, et Ludovico prêt à descendre, s'arrête et continue*). Il n'y a qu'un homme ; faites avancer ce nigaud, placez-vous derrière lui ; s'il remue, mettez-lui la bourre dans la cervelle; si l'autre approche, saisissez-le à l'improviste. Chut ! le voilà. (*Le Comte exécute ce que lui a dit Ludovico, Nuno tremble de tous ses membres, et Ludovico se tapit derrière une branche.*)

SCENE X.

LES PRECEDENTS, SEBASTIANO.

SEBASTIANO, *sans trop descendre.*

Nuno, va demander au Comte où nous pourrons trouver ce dont nous avons besoin pour briser là derrière une porte qui nous arrête, et tu viendras nous l'apprendre.

NUNO, *balbutiant avec crainte.*

Oui... mon!... Monsieur... je... j'entends.

SÉBASTIANO, *apperceevant Ludovico et le Comte.*

(*bas*) Que vois-je ! ils sont là ! (*haut*) Si tu rencontrais quelqu'un, n'oublie pas de faire ce qu'on t'a ordonné !

NUNO.

Oui, oui.

SEBASTIANO.

(*haut*) Je vais retrouver mes gens. (*à part*) ne perdons pas un instant. (*il sort*).

SCENE XI.

LES PRECEDENTS, *excepté Sébastiano.*

LUDOVICO, *après avoir suivi de l'œil Sébastiano.*

Il ne nous a pas vus... Eh vite ! (*il entre par la fenêtre*).

SCENE XII.

LE COMTE, NUNO.

NUNO.

Ah ça ! Monsieur, vous ne m'emmerez pas avec vous, est-ce pas ?

LE COMTE.

Au contraire ; tu nous accompagneras, et tu ne nous quitteras que quand nous serons hors du château.

NUNO.

Ah ! Monsieur, je vous en prie, laissez-moi ici. Ces quatre hommes qui sont dans le souterrain, et puis les quatre autres du pont-levis, ils ont tous des pistolets.

LE COMTE.

Eh bien risqueras-tu plus que nous ?

NUNO.

J'aimerais mieux ne pas risquer autant, si cela vous était égal. Tenez je ne ferai que vous embarrasser.

LE COMTE, *il écoute vers le pavillon.*

Paix ! avance de ce côté.

NUNO.

Ah, mon Dieu ! je ne me tirerai jamais tout entier de cette affaire là.

LE COMTE, *entendant agiter la porte, et parlant auprès.*

Eh bien ! Ludovico, puis-je t'aider ?

LUDOVICO, *en dedans.*

Ne faites point de bruit

LE COMTE.

Crois-tu pouvoir réussir ?

LUDOVICO.

Oui la serrure cède.

LE COMTE.

Et ces dames ?

LUDOVICO.

Elles sont avec moi.

LE COMTE.

Elles t'accompagnent ?

LUDOVICO.

Oui. (*la porte s'ouvre*). Les voilà.

SCENE XIII.

LES PRECEDENTS, LUDOVICO, CAMILLA, CLEMENTINE.

Le Comte reçoit Clémentine dans ses bras, et Ludovico s'empare de Nuno, que son maître vient de quitter.

LE COMTE.

Ma chère Clémentine!

CLEMENTINE.

Quoi ! malgré mes torts, vous avez la générosité !...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SEBASTIANO, VALETS.

Sébastiano entre avec précaution suivi de ses gens, il les dispose de manière à pouvoir barrer la porte du souterrain, et fait signe à celui qui tient le flambeau de rester dans la coulisse.

LE COMTE.

Pouvez-vous nommer des torts un instant d'erreur bien pardonnable, car.....

LUDOVICO.

Nous parlerons de tout cela plus tard, Monsieur, hâtons-nous de profiter du moment.

CAMILLA.

Oui, cela vaudra mieux.

LUDOVICO.

Allons allons. (*A Nuno*) toi, marche devant.

NUNO, *il s'est avancé, poussé par Ludovico. il recule en apperçevant Sébastiano.*

Ah, mon dieu!

SEBASTIANO. *il s'élance avec ses gens entre la porte et le Comte; celui qui porte le flambeau parait en même tems.*

Doucement, vous n'irez-pas plus loin.

CLEMENTINE, *s'écriant.*

O ciel!

LE COMTE, *mettant l'épée à la main.*

Scélérats!

LUDOVICO, *de même.*

Ils ne sont que six t nous en serons bientôt délivrés

CAMILLA, *en les voyant, elle s'est agitée, elle apperçoit au pied de l'arbre les pistolets de Nuno elle les prend et fait feu sur la troupe de Sébastiano qui recule.*

Et je veux vous aider.

Le Comte et Ludovico attaquent ces gens avec fureur. ils font peu de résistance et se sauvent du côté par où est sorti le Baron, Sébastiano tient seul un peu plus que les autres, il fuit enfin comme eux. Camilla après avoir fait feu revient vers le banc, et prend l'épée de Nuno; celui-ci effrayé traverse le théâtre quand il la voit venir, se jette dans la porte du souterrain, et la ferme derrière lui. Clémentine eperdue ne sait à quel parti s'attacher.

SCÈNE XV.

LE COMTE, LUDOVICO, CAMILLA, CLÉMENTINE.

LE COMTE, *revenant.*

Ils sont en fuite.

LUDOVICO, *revenant.*

Décampons à notre tour, et barricadons les portes derrière nous. (*Appercevant que la porte du souterrain n'est plus ouverte.*) Ah! diable! celle-cy est fermée!

LE COMTE.

Fermée!

CAMILLA.

C'est ce coquin de Nuno.

LE COMTE, *secouant la porte.*

Comment l'enfoncer?

LUDOVICO.

Et quand nous aurons réussi, comment la refermer après nous? (*Ils réunissent leurs efforts*) impossible même de l'ébranler!

LE COMTE, *essayant toujours,*

O rage! Quoi! plus de ressource?

CLEMENTINE, *entendant approcher.*

Grand dieu! les voici! Vous êtes perdus!

LUDOVICO, *s'armant et marchant avec fureur.*

Ah! les enragés!

LE COMTE, *s'armant aussi.*

Arrête, Ludovico! Pour ne pas perdre nos coups, ne faisons feu qu'à bout portant. Rentrez Clémentine, retirez-vous bonne mère.

(*Ludovico qui était rémonté pour observer, descend vivement.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, SEBASTIANO, FRANCINO, *tous leurs gens.*

LE BARON, *entrant rapidement.*

Avancez, mes amis! ah! nous vous tenons donc enfin

(*Le Baron et Sébastiano avec leurs gens au milieu, Francino avec les siens, la droite de l'acteur, le Comte, son valet et les deux femmes en ligne à gauche.*)

LUDOVICO, *l'épée d'une main, le pistolet de l'autre.*

J'étends à mes pieds le premier qui fait un pas.

LE BARON.

Amis! saisissez-les!

LE COMTE.

Lâche, tu n'oserais tenter de le faire toi-même.

LE BARON.

Rendez-vous ou vous-êtes perdus. (*ses gens font un mouvement.*)

LUDOVICO.

Gare la cervelle du premier qui rèmue.

FRANCINO, *à ses gens, en avançant un pas.*

Allons, enfans! il est tems d'agir.

LUDOVICO.

Ah! traitre de Francino! Quand je te vis pour la première fois, douze hommes t'attaquaient, seul je pris ta défense.

FRANCINO.

Oui, mais après m'avoir sauvé la vie, dès le lendemain tu voulus me l'arracher.

LUDOVICO.

Lâche! si tu gardais contre moi quelque ressentiment, devais-tu pour me le témoigner, choisir un pareil moment!

FRANCINO.

Je n'en pouvais rencontrer un plus heureux!.. Ils sont si doux les plaisirs de la vengeance! et je vais enfin les goûter! (*A ses gens*) Enfans! sommes-nous prêts? (*les Bohémiens font un mouvement*) (*tonnant*) Monsieur le Baron! Bas les armes à votre tour. (*Dans un instant le Baron et tous ses gens sont cernés et désarmés par les Bohémiens.*)

CLÉMENTINE.

Grand Dieu!

LE COMTE.

Que dit-il?

LE BARON.

Ah traitre!

FRANCINO, *descendant rapidement, au Baron avec chaleur*) Monsieur je vous l'ai répété plusieurs fois dans ce jour; quoiqu'errant, nous ne sommes point des scélérats. Tout me prouve que vous m'avez abusé. Je puis à la fois reconnaitre un service rendu, et défendre l'innocence opprimée; de tels avantages peuvent-ils être balancés par un peu d'or? (*à Ludovico*) Sommes-nous quitte Ludovico?

LUDOVICO, *lui sautant au cou.*

Brave! Brave Francino..

LE BARON.

O fureur!

FRANCINO.

Monsieur le Baron, j'avais consenti à servir vos projets, parce que je croyais que leur accomplissement était important pour l'honneur d'une noble famille, et le repos de la

société ; mais bientôt j'ai soupçonné la vérité, et j'ai vu que votre intention n'était que de vous défaire de Monsieur le Comte, pour assouvir votre vengeance : j'ai donc dû vous trahir. Si je ne vous ai pas marqué plutôt mon mécontentement, c'est qu'il fallait avant tout s'assurer que ces braves gens ne retomberaient plus entre vos mains. Maintenant qu'ils sont libres, je me charge de veiller sur vous, jusqu'à ce que le Sénat ai prononcé sur la punition que mérite votre crime. (*aux siens.*) Amis, conduisez cet homme et ses complices, dans le pavillon, où il voulait enfermer ses victimes. (*on les emmène.*)

SCENE XVII, ET DERNIERE.

LES PRÉCEDENTS, *excepté le Baron et ses gens.*

LUDOVICO.

Pourquoi ne pas les conduire au vaisseau qui nous attend? oh ! moi je les aurais envoyés dans la mer du Sud.

LE COMTE, *à Francino.*

Brave homme, comment vous témoigner ma reconnaissance.

FRANCINO.

Vous ne me devez rien, Monsieur le Comte; je m'acquitte envers Ludovico.

LUDOVICO.

Oui, mais, maintenant, c'est moi qui vous redois. A la pareille.! (*il lui tend la main).*

LE COMTE.

Venez, belle Clémentine : hâtons-nous de quitter ce repaire. Je vous consacre à jamais des jours que vous avez sauvés. (*aux Bohémiens.*) Et vous, mes amis, vous m'accompagnerez. Le désintéressement de votre chef ne doit point vous faire perdre le prix que vous avez mérité. J'espère vous prouver que les récompenses accordées à la vertu sont plus riches et plus douces, que celles acquises par le crime.

FIN.

PQ
1981
D86M3

Duperche, J. J. M.
La maison murée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY